

Alexandre Jevakhoff

LE ROMAN DES
RUSSES
À PARIS



éditions du
ROCHER

Collection

« Le Roman des lieux et destins magiques »
dirigée par Vladimir Fédorovski

© 2014, Groupe Artège

Éditions du Rocher

28 rue Comte Felix Gastaldi

98015 Monaco

www.artege.fr

ISBN version papier 978-2-268-07623-2

ISBN version numérique 978-2-268-07656-0

Alexandre Jevakhoff

Le Roman des Russes à Paris



À Vassili, Anna, Emilia, Macha.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

titubante, couverte de sang, tendait vers ses voisins des mains avides. »

Alors, les Russes à Paris, qui sont-ils ? Des gens singuliers, dotés de talents variés ou bien des ours polaires cherchant à envahir la demeure du pêcheur tranquille ?

II

Élisabeth et la mode française

Pierre est rentré à Saint-Pétersbourg et les Russes s'installent à demeure dans la capitale française. Définitivement et officiellement : pour la première fois, la Russie est représentée à Paris par un ambassadeur en titre.

Quel beau métier que celui d'ambassadeur ! Représenter son pays, rencontrer des gens de qualité, signer des dépêches qu'on vous a rédigées, être reçu à la cour de Versailles, naviguer de réception en réception, résider dans un merveilleux palais, visiter à sa guise la capitale française : qui ne rêverait d'un poste d'ambassadeur à Paris ?

Pourtant, s'il ne risque pas comme à Constantinople de se retrouver emprisonné dans une tour sinistre ou, pire encore, d'en sortir aussi rigide qu'un cadavre, l'ambassadeur russe à Paris ne vit pas dans la facilité.

Les conditions matérielles d'abord. La fonction diplomatique paie mal, insuffisamment et avec retard en tous les cas ; mieux vaut être riche, très riche même, pour représenter le tsar à Paris avec dignité, sans attendre nerveusement le courrier venu de Saint-Pétersbourg. La beauté de l'ambassade compense-t-elle au moins la contrainte financière ? Pas vraiment ! L'ambassadeur russe à Paris devra attendre un siècle et demi, jusqu'en 1863, pour être « chez soi », dans un hôtel particulier propriété de l'Empire russe. Jusque-là, il n'est que simple locataire, errant d'adresse en adresse tel un voyageur impécunieux. La toute première résidence devait être bien modeste : aujourd'hui, personne ne s'en souvient. En 1738, l'ambassadeur loge dans un hôtel garni rue du Vieux-Colombier, à la limite du faubourg

Saint-Germain, avant de déménager de quelques rues pour s'installer rue Saint-Dominique⁷. L'adresse paraît bien plus digne : un hôtel particulier construit trente ans plus tôt pour la famille de La Tour d'Auvergne. Las, l'ambassadeur n'occupe qu'une partie de l'hôtel : une chambre à coucher, un cabinet de travail, une « grande salle » et une dernière chambre. Le mobilier est à la hauteur : six chaises, un fauteuil, un instrument de musique, quelques statues et statuettes, une petite table en bois précieux... Maigre compensation, le personnel abonde : un gentilhomme, un écuyer, deux pages, un majordome, un maître-pâtissier, deux cuisiniers, deux valets de chambre, un sommelier, un suisse, six laquais, trois valets d'écurie, un aide-cuisinier, un plongeur, un frotteur. Où et comment toute cette domesticité est-elle logée : difficile à imaginer⁸...

Fins de mois difficiles, toit branlant : aucun ingrédient ne manque aux tourments de l'ambassadeur russe à Paris, pas même le mécontentement de son tsar. En sept ans, ils ne sont pas moins de quatre à se succéder à ce poste. Le premier ambassadeur nommé par Pierre est victime d'une mission secrète voulue par ce même Pierre. Le 13 juin 1720, arrive à Paris le comte Platon Moussine-Pouchkine ; le jeune officier de la Garde impériale a franchi la distance Saint-Pétersbourg-Paris en un temps record : dix jours. Aux uns, il a expliqué qu'il partait en Hollande, aux autres qu'il se rendait dans une ville d'eau. En réalité, le tsar a chargé Moussine-Pouchkine d'une mission personnelle, naturellement confidentielle. Celui qui inaugure ainsi une longue série, jamais interrompue : celle des agents secrets russes puis soviétiques venus s'activer dans la capitale française, ne doit rien avouer à l'ambassadeur Hans-Christophor von Schleinitz, et pour cause : « Voyez le régent en tête à tête, a ordonné Pierre, et demandez-lui ce qu'il pense de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

française », ses meubles, ses tapisseries, ses miroirs sont français. Que ne fait-il donc pas à la mode française ? Dans le clan, pourtant bien achalandé, des francophiles, Ivan Chouvalov ne laisse personne le concurrencer. Ceux que la gallomanie laisse sceptique ne ratent pas l'occasion de railler le « petit-mâitre » – le mot est passé en russe – pour son aveuglement.

Il faut rendre au comte Ivan Ivanovitch Chouvalov le mérite qui lui revient. Tout futile et excessif qu'il puisse paraître, l'amant d'Élisabeth fonde l'Université de Moscou et l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg ; en plus, il apprend vite son métier de favori. À ce titre, il veut l'alliance entre la France et la Russie. En 1755, Chouvalov met donc en œuvre les manœuvres nécessaires à l'alliance. Et quelles manœuvres !

Arrive ainsi à Paris un de ces personnages que l'Histoire classe au fin fond de sa mémoire. Il déclare se dénommer baron de Lucie, ce qui est plus distingué que Tschudi, le véritable patronyme du secrétaire particulier de Chouvalov. L'homme est lorrain ; ancien conseiller au Parlement de Metz, son libertinage et son appartenance à la franc-maçonnerie l'ont incité à quitter sa terre natale. À Moscou, il travaille chez les Stroganov ; à Saint-Pétersbourg, il fait un peu le comédien dans une troupe française, avant de se mettre au service de Chouvalov. Officiellement, Tschudi vient à Paris pour trouver des artisans de qualité prêts à aller travailler sur les bords de la Neva. La mission de Tschudi ne se limite pas naturellement à recruter ces artisans. En route, à Riga, il a identifié un agent français envoyé en mission de renseignements par l'ambassadeur français en Pologne. Dès qu'il en a été informé par Tschudi, Chouvalov a fait arrêter et placer au secret cet homme. Tout simplement parce que le favori craint que la mission confiée à l'agent ne renforce le camp anti-français à Saint-Pétersbourg. John Le Carré n'a vraiment rien inventé ! D'autant plus que tout emprisonné qu'il

est, le Français se débrouille pour dénoncer Tschudi ; celui-ci est embastillé peu après son arrivée à Paris. Comme en pleine guerre froide, les deux hommes sont finalement échangés. Paris et Saint-Pétersbourg se réconcilient puis s'allient.

Voltaire a eu raison de se montrer patient. Chouvalov sait se montrer généreux et lui accorde une protection sincère et puissante. *L'Histoire de l'Empire sous Pierre le Grand* est publiée en 1759. Bien qu'elle soit alimentée par des documents soigneusement sélectionnés et traduits en Russie, *L'Histoire* déçoit les autorités russes : l'hagiographie n'est pas présente à chaque page. En même temps, le livre énerve Frédéric II. « Que vous prend-il donc, se plaint le roi de Prusse à l'auteur, d'écrire une histoire de loups et d'ours sibériens ? » Voltaire n'a cure de la réaction prussienne. Dans la guerre qui divise l'Europe, la Russie et la Prusse se retrouvent dans deux camps opposés. Voltaire a choisi le sien : « Vous m'avez fait russe », écrit-il à Chouvalov. Il a aussi choisi son maître : « Dicter-moi du palais de l'Impératrice et j'écrirai. » Quelle terrible phrase, davantage digne d'un scribouillard en mal de reconnaissance que d'un intellectuel admiré dans l'Europe entière ! Tout cela pour plaire à Élisabeth dont il espère une intervention, auprès du roi de France, pour lui permettre de revenir à Paris.

Ivan Chouvalov rêve, lui aussi, à Paris, son climat, sa douceur : « Je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous / Voir un peuple fameux, l'observer et l'entendre. » C'est ainsi, sous la plume de Voltaire, que s'adresse le Russe au Parisien dans leur *Dialogue* publié en 1760 : Chouvalov s'exprimerait de cette façon sur les bords de la Seine. Encore faut-il qu'il puisse y arriver : Ivan Ivanovitch est retenu à Saint-Pétersbourg. Favori de la tsarine, il n'a ni le temps ni la liberté de quitter la capitale russe pour visiter Paris.

III

De l'adoration à l'interdiction

La mort, en janvier 1762, d'Élisabeth, « mon impératrice russe », provoque chez Voltaire un gros chagrin. Aussi gros que bref : quelques mois seulement, le temps pour Catherine II de faire assassiner son mari Pierre III, successeur d'Élisabeth, et de monter sur le trône.

Cette fois, la réaction de Voltaire est encore plus rapide. Un mois lui suffit pour comparer Catherine II à Sémiramis, la reine légendaire de Babylone et de ses jardins suspendus. Dans son *Histoire de Charles XII* Voltaire a déjà qualifié la tsarine Élisabeth de Sémiramis du Nord. Si Catherine II se rend compte de cette répétition, elle n'en montre aucune jalousie. Voltaire a beaucoup de chance. Toute jeune qu'elle soit (elle est née en 1729), Catherine II s'est déjà forgé une vision du monde et de la manière dont il lui convient de régner : la philosophie n'est pas adversaire du souverain. Mieux même : les philosophes sont des hommes comme les autres, un bon souverain doit donc savoir flatter et exploiter leur génie.

Après avoir fait acheter la bibliothèque de Diderot, Catherine II lui en laisse l'usage et l'invite à Saint-Pétersbourg. À d'Alembert, elle propose de devenir le précepteur de son fils. Le séjour pétersbourgeois de Diderot ne dure que quelques mois et d'Alembert refuse la proposition impériale. Le vieux Voltaire, lui, est ravi. Il entreprend une correspondance durable avec la nouvelle maîtresse de la Russie. Catherine II gagne la réputation d'une tsarine éclairée ; elle bénéficie surtout d'un traitement privilégié dans l'œuvre voltairienne. C'est un véritable feu d'artifice que le philosophe lui réserve.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La révolution française a déchiré le voile. Paris n'est plus ce qu'elle fut : le vent révolutionnaire balaie le raffinement parisien, supprime les salons et leurs joutes oratoires, il place l'élite russe devant une réalité qui lui fait peur. Vivre dans la séduction d'idées brillantes est une chose, vivre dans la réalité incontrôlée de leur mise en œuvre en est une autre. Plus jamais les Russes ne regarderont Paris et ses idées comme leur modèle. À l'exécution de Louis XVI, la cour de Saint-Pétersbourg prend le deuil durant six semaines ; Catherine II, tétanisée par l'événement, trouve refuge dans son lit. Plus rien de français n'est autorisé à entrer en Russie. Les étrangers de langue française présents en Russie sont priés de prêter serment au roi de France et jurer fidélité à la religion ; la quarantaine de réfractaires sont immédiatement expulsés. Quelques Français, pourtant bien honnêtes puisqu'ils servaient à la cour, découvrent la Sibérie. Plus chanceux, le frère de Marat, précepteur dans une famille de la noblesse pétersbourgeoise, se contente de changer de nom. Le buste de Voltaire est exilé loin des regards, dans un coin discret où il va pouvoir prendre la poussière.

IV

Les Russes occupent Paris

Il est des hivers inoubliables. Celui de l'année 1814 n'a pas fini de marquer les esprits des Parisiens : les Russes, les Autrichiens, les Prussiens et les Anglais ont envahi la France.

Reviennent les souvenirs de 1792, quand les adversaires de la révolution voulaient châtier la République. Mais il y eut Valmy, et Paris n'a pas vu l'ennemi. Aujourd'hui, Napoléon est aux abois. Soissons, Laon, Reims, Meaux, l'étau se resserre. Napoléon espère encore vaincre. Les alliés le surprennent en décidant de marcher sur Paris. Dans les derniers jours de mars, ils tiennent ses faubourgs.

Le 28 mars, raconte la comtesse de Boigne, les boulevards « étaient couverts jusqu'à l'encombrement par la population des environs de Paris. Elle marchait pêle-mêle avec ses vaches, ses moutons, ses pauvres petits bagages. Elle pleurait, se lamentait, racontait ses pertes et ses terreurs [...] ». Terreurs : c'est peu dire. Le diable n'a pas pire réputation que les Cosaques : pillers, violeurs, mangeurs d'enfants. De quoi ne sont-ils pas capables, ces sauvages, ces cyclopes barbus !

Pourtant, les exactions cosaques sont rares, le plus souvent réprimées. En fait, beaucoup des Français qui, obligés ou non, ont croisé leur route se retrouvent en difficulté auprès de leurs compatriotes. Les Cosaques m'ont fait porter de l'eau et du bois, les Cosaques m'ont déshabillé, ils m'ont obligé à les suivre, les Cosaques me forcèrent à briser mon arme, j'ai travaillé à la journée pour les Cosaques... Pour la gendarmerie napoléonienne, tous ces Français sont des espions ou des traîtres. Direction les geôles parisiennes ! Ils y retrouvent une

Russe, vraisemblablement la seule alors emprisonnée à Paris. Machenka Dikow, comme orthographié sur son livret, a vingt-trois ans ; née à Saint-Pétersbourg, elle mesure un mètre soixante et parle mal le français. À Paris depuis 1810, « Petite Macha¹⁴ » – ah, les Russes, avec leur habitude des tendres appellations ! – était femme de chambre au service de gens de bien : le conservateur des hypothèques du département de la Seine, jusqu'à ce qu'elle soit renvoyée début mars.

- Pourquoi ? interroge le commissaire.
- Je me suis disputée avec des domestiques.
- Ce n'est pas vrai, vous avez été renvoyée pour libertinage effronté.

Qu'on en juge : la Russe a fait entrer un militaire chez elle ; pire encore, l'homme est passé par la chambre dans laquelle dort la jeune fille de ses maîtres, âgée de quatorze ans. Voilà la vérité, et ce n'est pas tout :

- Votre insolence envers vos maîtres et les propos infâmes que vous leur avez tenus en les menaçant de la prochaine arrivée des gens de votre pays pour saccager Paris.
- Je n'ai jamais dit cela¹⁵.

Quoi qu'ait pu dire la femme de chambre, la menace principale pour les Parisiens n'est pas russe : elle est prussienne. L'occupation française a laissé aux Prussiens d'exécrables souvenirs. Décidés à se venger, ils se répandent en sombres annonces : « Paris kaput. » Le bouche-à-oreille transmet un message encore plus menaçant : « Moscou brûlé, Paris brûlée. » Dès janvier, le feld-maréchal Gneisenau a annoncé : « Si l'armée de Silésie entre la première à Paris, je ferai immédiatement sauter les ponts d'Austerlitz et d'Iéna ainsi que la colonne Vendôme. »

Beaucoup de Parisiens préfèrent fuir. À commencer par l'impératrice Marie-Louise, Madame Mère et la cour ; le roi de Rome, lui, s'accroche à toutes les portes, il crie de désespoir : «

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

montre un digne héritier de sa grand-mère. À tel point qu'à quatorze ans, Catherine ordonne à une dame de la cour d'expliquer au jeune homme « les mystères de tous les transports qu'engendre la volupté ». L'impératrice prend une autre décision pour endiguer l'énergie adolescente : à moins de seize ans, elle marie Alexandre à une jeune princesse allemande, sa cadette d'un an. Louise de Bade, baptisée Élisabeth selon le rite orthodoxe, est une superbe adolescente, mais, que voulez-vous, les époux se retrouvent, en quelque sorte, débordés par l'enjeu. Élisabeth ne manque pas d'appétit et, puisqu'Alexandre se montre maladroit, elle part à l'aventure. D'abord avec la comtesse Golovine qui a deux fois son âge, ensuite avec le prince Czartoryski. Séduisant physiquement et intellectuellement, ce Polonais appartient à un petit groupe de conseillers de son mari, avec Stroganov : oui, oui, Popo a grandi. Comme dans une mauvaise comédie bourgeoise, Alexandre encourage même l'intimité entre son épouse et son ami. Bientôt, Élisabeth accouche d'une fille qui ressemble beaucoup au prince...

Alexandre ne se montre pas inactif non plus. Quelques artistes françaises – toujours disponibles –, quelques dames de la cour – presque toujours disponibles – et, bien plus surprenant, une relation des plus ambiguës avec Catherine, une de ses sœurs. Certains, comme la princesse Lieven, n'hésitent pas à utiliser le mot inceste. Dans ce paysage sentimental et sexuel aux limites de la caricature se distingue Marie Narichkine. Née polonaise, aussi brune que la tsarine est blonde, d'une beauté renversante, elle devient l'autre épouse d'Alexandre : leur liaison dure plus de dix ans, le temps de fonder une véritable famille bis, forte de cinq enfants.

C'est donc ce séducteur réputé, et pourtant tourmenté, qui essaie de charmer Napoléon. Parce que celui-ci a traité

Alexandre de « Grec du bas-empire », d'aucuns ont vu dans le jeu du tsar une ambition invertie. Loin de ces fantasmes, Alexandre s'est voulu naturel. Habitué aux succès publics, il a mal vécu son échec, d'autant plus qu'il croyait avoir réussi. Ainsi retrouve-t-on cette trahison de Napoléon jetée en pâture aux Parisiens dès l'arrivée des Russes.

En vérité, en distinguant Napoléon et le peuple français, le tsar fait montre d'un savoir-faire politique de grande classe. L'ennemi des Alliés est le tyran Napoléon Bonaparte, lui seul. Le premier jour de l'occupation, alors qu'il assiste au défilé sur la place Louis XV, le tsar se fait ainsi le porte-parole des souverains alliés pour déclarer « qu'ils respectent l'intégrité de l'ancienne France, telle qu'elle existait sous ses rois légitimes ; ils peuvent même faire plus, parce qu'ils professent toujours le principe que, pour le bonheur de l'Europe, il faut que la France soit grande et forte ».

Une France grande et forte : quel Parisien ne peut-il saluer l'auteur de cette déclaration ? Rouget de Lisle en oublie sa *Marseillaise* :

Sois le héros du siècle et l'orgueil de l'histoire
Punis de l'Occident l'exécrable oppresseur,
Aux Français consolés fais chérir la victoire,
Rends aux Bourbons leur trône, à nos lys leur splendeur !

À l'Opéra, on élucubre des rimes de circonstance sur un air connu :

Vive Alexandre
Vive ce roi des rois !
Sans rien prétendre
Sans nous dicter des lois
Ce prince auguste
À ce triple renom
De héros, de juste
De nous rendre un Bourbon !

Tout le monde fond en larmes ; les royalistes, tous lys dehors, exultent sans retenue. Ils en oublient même que dans sa déclaration, le tsar a annoncé que les souverains alliés « reconnaîtront et garantiront la constitution que la nation française se donnera ».

Alexandre partisan d'un régime constitutionnel ? À l'étranger, peut-être, mais sûrement pas en Russie ! Quand l'autocrate russe appelle les Français à se donner une constitution, c'est encore un geste politique qu'il accomplit. Les erreurs de Napoléon n'effacent pas la réalité historique : la révolution française a eu lieu, le nier est inutile. Sa grand-mère Catherine II célébrait les lumières voltairiennes ; lui déclare aux sénateurs français qu'« il est sage de donner à la France des institutions libérales qui soient en rapport avec les lumières actuelles ».

Dans le spectacle permanent qu'il offre aux Parisiens, en acteur consacré, le 10 avril 1814 tient une place singulière. On fête Pâques, à la fois chez les catholiques et chez les orthodoxes, avec une coïncidence calendaire rare. Le tsar, touché par la foi depuis l'incendie de Moscou, a jeûné toute la Semaine sainte. À Paris, admettra-t-il, son plus grand plaisir ne provenait pas des marques d'amour et de vénération des Parisiens : « Mon âme, pour ainsi dire, fondait d'une fidélité illimitée pour le Seigneur, qui avait exercé le miracle de Sa miséricorde. »

Alexandre décide de célébrer la Résurrection du Christ à l'endroit même où Louis XVI a été guillotiné, l'actuelle place de la Concorde. Il demande à l'architecte Pierre-François-Léonard Fontaine qui, pendant six ans, lui a adressé les dessins « de tout ce qui se fait de remarquable à Paris » d'organiser la cérémonie. Le matin, les troupes alliées défilent devant le tsar et le roi de Prusse, avant de prendre position sur la place. À l'emplacement actuel de l'obélisque, un autel est dressé. Sept prêtres

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

guéri, l'ancien gouverneur de Moscou décide de pousser jusqu'à la capitale française.

Pour qui connaît le personnage, c'est une drôle de surprise de le voir accomplir ce voyage. Pour qui se souvient du rôle de Rostopchine pendant la campagne de Russie, l'accueil enthousiaste que lui réservent les Parisiens est une autre surprise. Reprenons donc les choses dans l'ordre.

L'homme arrivé à Paris est un quinquagénaire : à cet âge, on a fait sa carrière. Fiodor Vassilievitch la doit essentiellement à Paul, le fils de Catherine II.

Au début des années quatre-vingt-dix, Rostopchine entre au service du tsarévitch. Tout le monde sait que sa mère déteste l'héritier ; pire, elle le méprise. Rostopchine fait une sorte de pari : il devient indispensable, « comme l'air », au tsarévitch. Normal, soulignent les méchantes langues : l'un est aussi bizarre que l'autre. Quand Paul devient tsar, les méchantes langues se taisent. Secrétaire personnel et aide de camp de Sa Majesté impériale, ministre de la Guerre, ministre des Affaires étrangères, directeur de la Poste, comte de l'empire russe, toutes les décorations russes accrochées à la poitrine, une maison offerte en plein centre de Saint-Pétersbourg, le tout en quatre ans. Une carrière rapide ? Non, vous n'y êtes pas, c'est un raz-de-marée. Rostopchine sait défendre ses intérêts : il n'est pas sot, les états d'âme inutiles lui sont inconnus et ses mots d'esprit, nombreux, ont l'heur de mettre le tsar en joie. Paul est un autocrate, sacrément dérangé qui plus est ; du jour au lendemain, il prive Rostopchine de tous ses titres et le renvoie sur ses terres. Tout aussi brutalement, le tsar change d'avis. Trop tard : Paul est assassiné avant que Rostopchine ne rejoigne Saint-Pétersbourg.

Alexandre, le nouveau tsar, n'aime pas Rostopchine. Sur ses terres dans les environs de Moscou, l'ancien favori de Paul

devient *gentleman-farmer*. Agneaux, moutons, bœufs, chevaux sont élevés à Voronovo, le maître des lieux fait venir des spécialistes suédois, il crée une école d'agriculture ; bientôt, apparaît une nouvelle race de chevaux : la Rostopchinskaïa. Difficile, pourtant, quand on a été au cœur du pouvoir de se consacrer à l'élevage des chevaux jusqu'à la fin de sa vie.

Fiodor Vassilievitch se met alors à écrire. Ni traité d'élevage, ni poème, ni mémoires, seulement un pamphlet violemment anti-français : « Pourri sois-tu, œuvre de Satan ! »

Les Français, écrit-il, ne valent pas un kopek, ne regardent rien, ne savent parler de rien. Toujours prêts à mentir, dépourvus de toute conscience... Une tête française, ce n'est qu'un moulin à vent, plus un hôpital et une maison de fou. Dans les affaires, ce sont des fripons et, à la guerre, des bandits...

Le pamphlet circule à Moscou puis à Saint-Pétersbourg. On le trouve parfois un peu exagéré (nous sommes en pleine lune de miel entre Napoléon et Alexandre), mais il vaut finalement à son auteur un réel succès. Le voilà catalogué patriote russe :

J'aime tout ce qui est russe et si je ne l'étais pas, je voudrais le devenir, car je ne connais rien de mieux et de plus glorieux : c'est un brillant au milieu de pierres, un lion au milieu des animaux, un aigle au milieu des oiseaux.

Alors que les nuages s'accumulent sur les relations franco-russes, le « patriotisme » de Rostopchine attire l'attention du tsar : en mai 1810, Alexandre nomme gouverneur-général de Moscou l'ancien favori de son père. C'est cette fonction qu'occupe Rostopchine quand Napoléon entame sa campagne de Russie ; c'est dans cette fonction que le comte entre dans l'Histoire comme l'incendiaire de Moscou.

Moscou s'enflamme dès la première nuit d'occupation des Français ; le lendemain, le feu devient impossible à maîtriser.

Dans la nuit du 15 au 16 septembre 1812, Napoléon n'a guère dormi. Moscou en flammes est illuminé comme en plein jour.

Jamais incendie, écrit le chirurgien Larrey à son épouse, n'a présenté un aspect aussi lugubre ni aussi épouvantable, les flammes variées, de teintes différentes, s'élevaient jusqu'aux cieux éclairant au loin tout l'horizon. Pendant la nuit surtout les effets étaient prodigieux, quel tableau à peindre.

Le vent violent chasse l'incendie en direction du Kremlin, où est logé l'empereur. À l'instant, il réalise les conséquences militaires de la situation ; encore plus, Napoléon comprend l'effet psychologique désastreux que représente l'incendie de Moscou. Une commission chargée d'identifier les responsables conclut à un plan mis en œuvre par Rostopchine. Ce gremlin n'est-il pas suffisamment fou pour brûler sa propre propriété de Voronovo, laissant un mot, rédigé en français, destiné aux troupes de Napoléon : « Huit ans durant, j'ai décoré ce village, j'y ai vécu heureux au milieu de ma famille [...]. J'abandonne ma maison aux flammes pour qu'elle ne soit pas souillée par votre présence ! » Napoléon met à prix la tête du gouverneur.

Quatre ans après, Rostopchine est accueilli en héros à Paris.

Comme Napoléon, les Parisiens auraient pu le traiter de Scythe et de barbare, lui reprocher la fuite de l'armée impériale obligée de quitter Moscou incendiée ; ils auraient pu le considérer responsable des milliers de soldats morts, disparus ou amputés pendant la retraite. Au contraire, Paris salue son patriotisme, son sens supérieur du sacrifice jusqu'à incendier la capitale historique de la Russie.

Acteur dans l'âme, cabotin, sensible aux sourires féminins, Rostopchine apprécie l'intérêt que lui portent les Parisiens comme s'il était « un monstre marin, un éléphant ». Le Théâtre des Variétés, boulevard Montmartre, affiche complet, les spectateurs espérant apercevoir le gouverneur dans sa loge. La

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

décembre 1825 alimente en effet un rêve romantique. Aucun ingrédient ne manque, ni la jeunesse des condamnés, ni la qualité de leur nom, ni l'amour manifesté, envers et contre tout, par ces femmes, ni l'effroi de la vie sibérienne qui transforme en moins que rien ces anciens privilégiés, ni la foi qu'ils conservent en leur combat. Il ne manque qu'un barde.

Ce sera Alexandre Herzen. À l'âge des faits, il n'est qu'un adolescent de treize ans. Peu importe : avec son double Ogarev, il franchit la Moskova et grimpe le sentier escarpé qui s'élève aux monts des Moineaux. Ce soir de 1826, le souffle encore haché par leur course, les deux garçons prêtent serment dans l'ivresse de l'adolescence « face à toute la cité de Moscou » : venger les décabristes en sacrifiant à cette lutte leur existence... Excès caractéristiques d'une puberté précoce renforcée, pour Herzen, par son état de fils naturel, aurait-on envie de commenter. Pourtant, les années passent et Herzen n'oublie pas son engagement puéril :

Ce tyran borné [Nicolas I^{er}] n'a pas compris qu'ainsi on fait du gibet une croix, devant laquelle s'inclinent des générations entières... Le silence et l'inaction muette ont pris fin ; du haut de leur gibet, ces gens (les décabristes) ont éveillé l'âme de la nouvelle génération, le bandeau est tombé des yeux.

À la fin de sa vie, il écrira :

Depuis l'âge de treize ans, j'ai servi une seule idée sous une seule bannière : guerre contre tout pouvoir oppressif, tout esclavage, au nom de l'absolue indépendance de l'individu. J'ai envie de poursuivre ma petite guerre de partisan en vrai Cosaque...

Cette petite guerre conduit Herzen à l'exil intérieur, une dizaine d'années interrompue de deux grâces impériales, puis à l'exil tout court.

L'homme que combat Alexandre Herzen ne doute pas de ses convictions. Nicolas I^{er} est un autocrate, il vit dans un univers

régi par les principes militaires et sa vision du monde est réglée comme une parade. Comme d'autres respirent, lui se méfie de l'air du temps, jusqu'à la caricature. Le danger est partout, en Russie comme à l'étranger. Chaque jour qui passe inquiète davantage le tsar. À chaque nouveau soulèvement politique, à chaque nouvelle révolution, il se demande jusqu'où les adversaires de l'autocratie vont avancer leurs pions.

Glorieuse à Paris, la révolution de juillet 1830 irrite le tsar. Il ordonne à ses sujets de quitter la France (ils sont environ quatre-vingt-dix à Paris) et interdit aux navires français d'entrer dans les ports de son empire. Ce n'est rien à côté de sa réaction quand la Pologne se révolte contre les Russes, à la fin de 1830, et proclame son indépendance. La comtesse de Ségur soutient les Polonais. Elle n'est pas la seule : Frédéric Chopin fait pleurer les Français, les généraux russes les enragent. À Paris, le préfet de police invite l'ambassadeur russe à abandonner son hôtel, faute de disposer des forces nécessaires pour assurer sa sécurité. Le préfet ne bluffe pas : à l'annonce de la reconquête de Varsovie par l'armée russe, les rues parisiennes ont crié : « Mort aux Russes ». Quelle honte ! réagit le comte Pozzo di Borgo, contraint de se sauver sans pouvoir boire son thé. « Comment peut-on ainsi mépriser le droit des gens ? » ajoute l'ambassadeur du tsar Nicolas. Le tsar châtie ses sujets polonais en révolte.

Dix-sept ans après, « le printemps des peuples » agite l'Europe. Le tsar croit l'heure de l'épidémie révolutionnaire arrivée. Lorsqu'en février 1848, la rue parisienne renverse Louis-Philippe et proclame la République, Nicolas retrouve les réflexes de Catherine II en 1793. Les relations diplomatiques sont suspendues entre les deux pays. Le tsar donne l'ordre à « tous les citoyens loyaux de lutter contre la révolution française ». Pourtant, après la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et

la Hongrie choisissent aussi la révolution. Le tsar n'en peut plus : il aide l'empereur d'Autriche à rétablir l'ordre à Vienne puis envoie son armée en Hongrie. Dois-je l'avouer ? Cette campagne vaut à mon trisaïeul paternel, alors capitaine dans l'infanterie russe, de recevoir l'ordre de Sainte-Anne pour son comportement face aux « révoltés hongrois ».

Devant tous ces dangers, Nicolas met le verrou à la porte russe, à double tour. Il n'est plus question pour les Russes de voyager à leur guise en Europe, plus question d'aller à Paris pour y entendre on ne sait quelles idées pernicieuses sitôt transformées en germes dangereux. Pour « murer ses sujets dans un parc clos », comme l'écrit Anatole Leroy-Beaulieu, Nicolas pratique des méthodes simples. Ceux qui ne reviennent pas après un séjour trop long à l'étranger voient leurs biens confisqués. Les rails russes ont un écartement différent des rails en Europe : ainsi, tout voyageur est obligé de changer de train à la frontière russe. En plus, le coût des passeports à l'étranger est démesurément augmenté, leur nombre radicalement réduit. Leroy-Beaulieu, encore lui, raconte comment quinze ans durant une de ses relations russes a attendu la fameuse autorisation pour aller aux eaux de Bohême : « Nous avons des sources thermales dans l'empire, au Caucase par exemple, lui répondait-on. Vous voulez prendre les eaux, allez au Caucase. » Un certificat médical justifiant un séjour aux eaux est en effet le meilleur moyen pour obtenir un passeport.

Comment Herzen a-t-il alors réussi à quitter la Russie ? Même dans l'autocratie la plus vigilante, existent des circonstances particulières. Une vieille comtesse, mêlée au complot contre Paul I^{er}, intervient en sa faveur : elle n'a pas oublié la beauté du père d'Alexandre et le plaisir qu'elle ressentait à danser avec lui... Le comte Stroganov, le frère aîné du gouverneur « bœuf stroganoff », s'occupe également de son passeport, en faisant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nom et mes quatre grands-parents ont quitté la Russie à la fin de 1920, en embarquant à Sébastopol. Ma grand-mère – celle qui a refusé d’aller étudier à Saint-Pétersbourg, l’autre est morte bien jeune, peu après son arrivée en France – m’a raconté comment elle a disposé de deux heures pour préparer ses affaires. Comme tous les autres évacués, elle ne pouvait emporter grand-chose ; en fait, elle espérait revenir bientôt. En l’écoutant, je ne pensais pas à tout cela, à ces arguments bien rationnels. J’essayais d’imaginer comment, dans cette situation, j’aurais pu emmener mes jouets, mes livres et ma trousse. Le souvenir des terribles difficultés que suscitait la préparation de ma valise, l’été, me submergea. Une tristesse infinie me saisit comme si je me trouvais à Sébastopol, et non mes grands-parents. Plein de mon égoïsme, je regardais ma grand-mère, puis mon grand-père qui étalait une patience, imperturbable au drame que je vivais. D’un seul coup, il leva la tête : « Tu sais, Sacha, deux heures restent bien courtes pour choisir ce que l’on emporte de sa vie. » Il était déjà revenu à ses cartes ; je mis de nombreuses années à réaliser ce qu’ils avaient vécu.

Émigrés à Paris, Gazdanov, mes grands-parents et tous les autres Russes blancs ont donc découvert – ou redécouvert pour ceux déjà venus dans la capitale française – ces artères parisiennes qui leur parlaient du pays : l’Alma, Malakoff, Sébastopol, Crimée, et aussi Moscou, Pierre le Grand, Odessa et la Neva. Dans leur vie difficile d’émigrés, plus proche du drame que du roman, tous ces noms jouaient aux lumières dans la nuit. Des lumières embuées de nostalgie, mais la nostalgie est tellement russe ! Et quand le temple allemand ouvert avant la guerre rue de Crimée a été transformé en une église orthodoxe, beaucoup ont dû penser que le nom de la rue était prédestiné. Le seul désagrément dans toutes ces rues « russes » a été le sort réservé à la rue de Saint-Pétersbourg, débaptisée rue de

Leningrad. Car Lénine représentait le seul adversaire contre lequel tous les émigrés russes, de droite comme de gauche, étaient capables de se mettre d'accord.

En fait, avant même l'arrivée des émigrés, la défaite russe et même la guerre entre Français et Russes en Crimée semblent encore plus vite effacées qu'un château de sable à l'heure de la marée montante. Naturellement, le conflit a rendu difficile la situation des Russes en France. L'archevêque de Paris appelle à la guerre sainte, les caricaturistes dessinent les Cosaques en animaux à enfermer dans la nouvelle ménagerie du Jardin des Plantes. L'espion Tolstoï retrouve Bruxelles. Pourtant, sitôt le conflit terminé, sitôt la paix signée à Paris, tout recommence : les Russes reprennent le chemin de Paris. Parmi les premiers de ces Russes, Tolstoï l'espion naturellement et son lointain cousin Léon Tolstoï, lui-même défenseur de Sébastopol. Aux dernières heures du combat, il écrivait dans son journal : « J'ai pleuré quand j'ai vu la ville en flammes et les drapeaux français sur nos bastions. » Six mois après, il arrive à Paris. Ces retrouvailles franco-russes qui ne seront plus jamais interrompues doivent beaucoup à deux hommes.

Le premier est français : Charles de Morny, entré dans l'histoire comme Auguste comte puis duc de Morny, est le demi-frère de Napoléon III. Vous cherchez un personnage de roman : Morny est votre homme. Fruit des amours de la reine Hortense avec un général Flahaut, petit-fils de Talleyrand (Flahaut est le fruit de relations extraconjugales du diplomate), Morny sait tout faire : la politique, les coups, les affaires, la conquête des jolies femmes, même écrire pour Offenbach. Mieux encore, il est passé maître dans l'art de combiner ses savoir-faire : gagner de l'argent tout en défendant la politique de Napoléon III, séduire une

femme qui devient sa partenaire commerciale... Faut-il préciser que la morale n'étouffe pas Morny ?

Cela n'a rien à voir, mais Morny est favorable au rapprochement franco-russe. Hostile à la guerre de Crimée, proche de l'ambassadeur russe à Paris, le demi-frère de Napoléon III conseille à l'empereur de regarder un peu moins vers Londres et un peu plus vers Saint-Pétersbourg. Si bien que Napoléon III le désigne comme ambassadeur extraordinaire au couronnement d'Alexandre II, le fils et successeur de Nicolas I^{er}.

Tout arrive : après trente ans de règne, le « tsar-cadenas » est mort. La mission de Morny est une réussite, tant officiellement qu'officieusement : l'ambassadeur extraordinaire se fait en effet accompagner d'un bijoutier, sur lequel il prélève ses commissions, et profite du déplacement pour acheter quelques tableaux, parmi lesquels un remarquable Rembrandt.

Le plus extraordinaire n'est pas là : Morny revient de Russie marié. Le don Juan plus que quadragénaire, l'érotomane invétéré – toujours pourvu de ses fameuses pilules aphrodisiaques – a succombé au charme blond et pâle d'une princesse russe : Sophie Troubetskoï. Dix-huit ans, une excellente éducation reçue

partiellement à Paris, l'allure d'une poupée vivante, un minois ravissant, une personnalité affirmée : est-ce suffisant pour séduire le fameux Morny ? La question semble saugrenue dès lors qu'il y a mariage. Pourtant, les biographes de Morny se sentent obligés de la poser. Sans y répondre d'ailleurs, ce qui est assez logique : ni Morny, ni son épouse n'ont laissé d'explications sur ce thème si personnel. Les plus audacieux, ou les plus romanesques, de ces biographes sont donc tentés de rapprocher les origines extraconjugales de Morny des rumeurs faisant de Sophie Troubetskoï la fille adultérine du tsar Nicolas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

française soit à la hauteur de sa réputation de ville d'amour et de péché !

En tous les cas, quand ils reviennent en Russie, leur intimité devient publique. En écrivant ces lignes, je regarde un dessin daté de 1867. Sous les quatre jeunes femmes allongées sur la plage, son auteur a écrit au crayon « souvenirs des bains de Ialta ». Fessues, la poitrine abondante et décolletée à la façon des soubrettes, elles portent des maillots de bain de l'époque, sortes de pyjamas jusqu'à mi-cuisse. La sœur et la belle-sœur de Katia discutent avec une amie tandis que la maîtresse du tsar est un peu à l'écart, le visage appuyé sur une main. L'auteur du dessin a refait l'épaule et les fesses de Katia, pour affiner leurs courbes : il les connaissait bien, puisque le dessin est de la main d'Alexandre II.

Grâce à Catherine Dolgorouki, Alexandre II ne conserve donc pas qu'un mauvais souvenir de Paris. Il lui faut encore beaucoup donner d'elle-même pour atténuer la colère du tsar après le verdict concernant Berezowski. Avec une rapidité aujourd'hui inenvisageable, la Cour d'assises juge le Polonais cinq semaines à peine après l'attentat. À Saint-Pétersbourg, une seule hypothèse est envisagée : la condamnation à mort, ce qui permettrait au tsar de demander à Napoléon III la grâce de son meurtrier potentiel. L'avocat de Berezowski, Emmanuel Arago, plaide le geste patriotique, l'acte politique, la haine légitime du tsar. « Il a tué mon pays et écrasé les enfants contre les murs », affirme l'accusé. La cour entend l'avocat républicain et succombe au « regard doux et presque caressant » du jeune Polonais : elle accorde à Berezowski les circonstances atténuantes. Ce seront les travaux forcés à perpétuité.

Alexandre II est furieux contre la France et les Français, définitivement furieux. Comment ne comprennent-ils pas qu'en choisissant les Polonais, ils font le jeu de tous ceux qui veulent

détruire l'ordre existant : cette Internationale des travailleurs et ces « hommes nouveaux », ces nihilistes que rien n'arrête ? « Est moral tout ce qui favorise la victoire de la révolution. Est immoral et criminel ce qui l'empêche », déclare Netchaïev, une de ces têtes brûlées : le terrorisme est donc moral. Gloire aux héros Karakozov et Berezowski et, pour montrer qu'il ne parle pas en l'air, Netchaïev liquide un de ses proches dont il juge les convictions fragilisées. Le vieux Bakounine ne jure plus que par ce jeune homme merveilleux qui envoie Alexandre Herzen dans une maison de retraite pour gentils opposants bien élevés.

Heureusement, dans cet univers troublé, le tsar peut compter sur sa chère Katia. Aussi, la guerre entre la France et la Prusse, la défaite de Napoléon III et sa chute apportent d'autres satisfactions à Alexandre II :

Il [Napoléon III] n'aura que ce qu'il mérite pour toutes les iniquités envers nous et tant d'autres, écrit-il à sa maîtresse au début des hostilités. Pardonne-moi, chère Doussia, mon impatience de te quitter ce soir, mais tu dois comprendre que je ne puis pas ne pas m'intéresser à tout ce qui arrive, ayant encore sur le cœur le souvenir de Sébastopol [...].

Lorsque les Communards prennent le pouvoir à Paris, le tsar est encore plus tenté de proclamer aux Français : « Ne vous avais-je pas prévenu ? » Paris est entre les mains des révolutionnaires, ils fusillent leurs otages et brûlent les bâtiments publics. Quant à vos chers Polonais par centaines ils ont rejoint les rangs communards. Et qui commande les troupes de la Commune ? Le général polonais Iaroslav Dombrowski, bien connu de la police russe depuis 1863 !

Pour ne rien gâcher, les révolutionnaires russes sont aussi de la partie. Ceux de Genève crient : « Vive la Commune de Paris ! Vive la révolution prolétarienne », tandis que, dès la Commune proclamée, se précipite sur les bords de Seine Élisabeth

Tomanovska. La toute charmante et élégante Élisabeth a oublié en Russie son colonel de mari pour rejoindre l'Internationale. À Paris, celle qui se fait dorénavant appeler madame Dmitrieff fonde l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés. La belle Élisabeth ne se contente pas de faire l'infirmière et la lingère, de manier la charpie et d'étirer les bandes pour les pansements, ou de trouver du travail aux prostituées. « C'est le chef d'une bande de mégères », affirme un diplomate russe ; « c'est une des principales pétroleuses communardes », confirment les Versaillais. Dans l'autre camp, seul le vocabulaire est différent : on l'appelle la Vierge rouge de Montmartre, ce qui est bien plus honorable pour celle qui monte sur les barricades à l'heure de l'assaut versaillais, distribue les munitions, encourage les hommes à se battre jusqu'au dernier souffle et fait elle-même le coup de feu.

Comme dans les contes de fées, tout semble bien se terminer. La Commune est écrasée, le général Dombrowski meurt sur les barricades, Élisabeth Tomanowska et les autres Russes de la Commune reviennent vivre dans la mère patrie comme au retour d'un simple voyage. Netchaïev, arrêté en Suisse, est jugé et condamné en Russie. Le tsar a convaincu les empereurs d'Autriche et d'Allemagne de former une ligue destinée à lutter contre les nouveaux risques révolutionnaires. Même la France semble réaliser la menace qu'ils représentent : son gouvernement n'a-t-il pas refusé d'inclure Berezowski dans l'amnistie pour crimes politiques décidée après la chute de l'Empire ?

Ah, si la France n'était pas une République !

République ou pas, la France demeure une telle attraction pour les Russes qu'Alexandre II envisage de s'y retirer. On a du mal à le croire ; pourtant le tsar évoque sérieusement ce projet avec celle qui, à peine l'impératrice enterrée, est devenue son épouse. Enfin, après une liaison de quatorze ans et la naissance de trois

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'ai découvert la bibliothèque un après-midi d'été estudiantin. Après avoir beaucoup bougé, toujours dans les mêmes quartiers proches du Quartier latin, la bibliothèque s'est installée dans une rue discrète, non loin du quartier Mouffetard. Je cherchais un ouvrage spécialisé dont j'avais besoin pour une recherche généalogique familiale. La bibliothèque ne le possédait pas. J'ignorais alors que les cent mille ouvrages d'avant 1940 avaient été emportés, un beau jour, dans des camions de l'occupant allemand. Que sont-ils devenus, c'est un beau mystère. Boris Nossik, un journaliste soviétique vivant à Paris depuis longtemps, raconte avoir entendu un fonctionnaire de Moscou affirmer que les livres de la bibliothèque se trouvaient dans une cave à Minsk. Propos d'amateur excessif de vodka ou piste sérieuse, Nossik l'ignore. Je n'en sais pas davantage. Quoi qu'il en soit, la bibliothèque a dû reprendre à zéro l'œuvre de Tourgueniev.

La bibliothécaire ne s'est pas plainte de ces malheurs. Elle s'est plongée dans les tiroirs bourrés de fiches manuelles, convaincue, m'a-t-elle affirmé, de trouver des ouvrages utiles à ma recherche. À intervalles réguliers, elle relevait la tête. Ses lunettes glissaient sur le nez ; à chaque fois, d'un geste simple, elles les replaçaient au bon endroit. À chaque fois, aussi, la bibliothécaire me jetait un coup d'œil qui disait : « Voilà, voilà, attendez un peu, vous allez voir ce que je vais vous trouver. » C'est vrai que je m'impatientais. Plus le temps passait, moins l'intérêt de rester face à cette dame âgée, dans cette salle surannée, me semblait démontré. Ce jour-là, j'étais le seul visiteur de la bibliothèque.

La vieille Russe s'ennuie, pensais-je. Ma demande lui sert d'alibi pour éviter un tête-à-tête prolongé avec ses fiches

cartonnées. Au bout d'un moment, elle se leva poussivement. Elle s'éloigna en m'ignorant ; je l'entendis bougonner quelque chose d'incompréhensible. Sa main agitait une fiche comme un petit éventail, d'un geste que je trouvais ridicule tant il faisait chaud dans la salle. Ensuite, elle revint vers moi, avec un livre guère épais, plutôt une brochure. Elle le posa devant moi, sans un seul commentaire. Je reconnus la couverture d'un ouvrage qui m'avait été particulièrement recommandé : une généalogie des Jevakhoff, publiée à Kiev au début du siècle. La silhouette tassée de la bibliothécaire avait déjà pris la direction de son antre.

« Merci, merci beaucoup. »

Elle tourna la tête sans se presser. Son œil brillait d'un petit sourire. Un petit sourire slave.

X

Justine et Juliette

Impossible de se tromper. La qualité du papier, la couronne gravée surmontant le monogramme familial : la missive que je viens d'extraire des archives de la préfecture de police a été rédigée par une personne consciente de son rang. J'approche la feuille de papier de mon nez avec le fol espoir de retrouver le parfum d'origine. Cent trente années ont passé, effaçant définitivement les messages olfactifs qu'aimait adresser l'utilisatrice du papier à ses correspondants.

Il ne me reste plus qu'à lire la lettre écrite en français :

La Baronne de Fredericks recommande Monsieur Schapiro à la bienveillance de Monsieur Tourguénieff, car il est digne d'intérêt, elle ne l'a pas eu à son service mais elle sait combien Mademoiselle de Glinka a été satisfaite de lui, de sa probité et de son entier dévouement [...]. Monsieur J. Schapiro sait faire des copies, tenir les livres, etc. ou tout autre service qui exige des soins et de l'intelligence.

C'est daté du 29 janvier 1881, à l'adresse du 65 avenue Joséphine.

Prenons les choses dans l'ordre.

La baronne de Fredericks – j'ai vraiment du mal avec ce snobisme de la noblesse russe croyant indispensable d'ajouter une particule dès son arrivée sur les bords de la Seine – est l'épouse de l'attaché militaire russe en France ; le baron est un personnage de la vie russe à Paris, de la vie parisienne tout court : il passe plus de vingt-cinq ans en poste dans la capitale française. Monsieur Tourgueniev, c'est naturellement notre ami de Bougival, Ivan Serguéievitch. Son cousin, l'ancien décabriste, est mort depuis longtemps et le fils du défunt qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

meilleur régime possible en Russie, et le tout sur papier glacé ! Ne manquent ni le souvenir de la princesse venue de Kiev, Anna Iaroslavna, curieusement rebaptisée Agnès, ni la volonté de Pierre le Grand de s'allier à la France. Abondent les liens tissés entre les noblesses russe et française... Patatras, Saint-Pétersbourg ne retient des articles que les attaques contre l'influence allemande à la cour. L'ambassadeur russe à Paris, dont le nom ne peut cacher ses origines germaniques, oublie le rôle qu'il a joué dans ces publications ; avec Juliette Adam, la guerre est déclarée. Elle crée une association artistique et littéraire destinée à développer les échanges franco-russes ; Pierre Loti, Alexandre Dumas fils, François Coppée ou Paul Bourget en sont membres : « Vous n'aurez pas l'accord de Saint-Pétersbourg », décrète Son Excellence monsieur de Mohrenheim.

– Mon cher Élie, un sentiment inhabituel me traverse : je me demande si je vais réussir.

– Juliette Ivanovna !...

Quand il s'adresse à Juliette Adam, Élie de Cyon a conservé la pratique russe : l'usage du prénom suivi du nom patronymique. Il l'a seulement adaptée à sa manière ; Juliette est restée Juliette et du double prénom paternel qui n'existe pas en russe, le médecin a retenu le premier, Jean russifié en Ivan.

– Juliette Ivanovna, vous me provoquez inutilement, jamais vous ne réussirez à me faire croire que le mot même d'échec est connu de vous.

Dans le petit salon du boulevard Malesherbes, ils sont seuls. Assise sur un canapé au tissu flamboyant, Juliette a curieusement allongé ses jambes et placé ses bras en corbeille, le tronc légèrement penché. Quelque chose dans le genre d'un mouvement de gymnastique suédoise, pense le médecin.

Brusquement, Juliette relève son visage ; Élie le trouve bien fripé, anxieux :

– L’alliance entre la France et la Russie, nous devons l’obtenir : c’est ma mission. Alors qu’il devrait se trouver à nos côtés, ce baron de Mohrenheim fait tout son possible pour l’empêcher. Quel odieux personnage, il est laid, il est grossier et sa barbe, on dirait un porc-épic décoiffé !

– Je vous l’accorde, Juliette Ivanovna, Son Excellence n’est pas le plus charmant représentant de la race russe. Qu’il ne vous apprécie pas est, comment dirais-je, une sorte de compliment... Et puis, un ambassadeur, qu’est-ce que c’est ? Un monsieur qui dîne en espérant entendre au dessert des choses intéressantes qu’il couchera dans une dépêche. Le problème, entre lui et vous, c’est que vous n’êtes jamais parvenus jusqu’au dessert !

– Ah ça, il n’en est pas question, jette-t-elle, le ton hargneux.

– Excusez-moi, Juliette Ivanovna, je ne voulais pas...

Élie de Cyon s’incline devant la maîtresse de maison. Ce n’est pas vraiment le moment de lui apprendre que l’ambassadeur vient de dîner avec monsieur Floquet, celui même qui, une vingtaine d’années plus tôt, avait crié « Vive la Pologne, Monsieur » devant Alexandre II. Un dîner que la presse russe s’est empressé de rendre public et d’interpréter : la Russie pardonne...

– Juliette Ivanovna, l’ambassadeur-baron ne m’aide pas non plus. Si vous me permettez de m’associer à vous, je crains qu’il nous jalouse : les médiocres sont souvent ainsi. L’ambassadeur prétexte que nous faisons son travail, à sa place. Ce qui n’est naturellement pas vrai ; nous l’aidons, c’est tout.

Juliette s’est levée.

– Non, non, restez assis !

– Mais je ne peux...

– Alors, donnez-moi votre bras.

Ils rejoignent le grand salon voisin. Les pas de Juliette guident le couple jusqu’à un grand tableau représentant une scène de

genre. Des hommes, nombreux et de qualité, quelques femmes aussi, répartis par petits groupes que le peintre a composés avec soin, comme un bouquet. La plus belle fleur occupe la place de choix, au milieu de la composition : Juliette Adam au milieu de ses amis, chez elle. Un homme lui embrasse la main : c'est Victor Hugo.

– Ah, le maître qui s'incline devant vous, c'est vraiment charmant, susurre Élie de Cyon.

Il sait que la scène a été inventée à la demande de Juliette Adam : elle a exigé du peintre cette *bécasserie*. Elle regarde encore le tableau, puis le visage plein de grâce, au point d'effacer les rides qui avaient tant frappé le docteur tout à l'heure, fixe un horizon mystérieux :

– Dites-moi la vérité, cher Élie. Les Russes veulent-ils nous aimer, sont-ils prêts à nous aimer comme nous nous les aimons ?

– Si vous le permettez Juliette Ivanovna, c'est le physiologue qui va vous répondre : l'amour est un mystère, une alchimie qui échappe à notre maîtrise. Même mes amis de l'Institut Pasteur, vos compatriotes comme les miens, le reconnaissent : aucun vaccin n'existera jamais ni pour guérir de l'amour, ni pour l'obtenir. Il faut donc se montrer patient : un jour, quelque chose se produira et voilà, on dira : c'est l'amour.

De la patience, il en faut ! L'amour a vraiment du mal à se déclarer. La Russie boude l'Exposition universelle de 1889 et sa tour Eiffel : croyez-vous que le tsar va se faire représenter pour le centenaire de la révolution française ? L'année suivante débute mieux : une vingtaine de nihilistes russes sont arrêtés à Paris pour détention d'explosifs. Ratchovski, le chef de la police russe à l'étranger a un peu « organisé » la présence de ces explosifs, mais ce n'est pas le plus important... À peine Juliette Adam a-t-elle le temps d'apprécier la bonne nouvelle que le gouvernement français lui fait, ainsi qu'aux autres inspireurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'imagine la tête du futur Lénine dans cet antre du luxe et de la luxure.

Et celle du portier levant la casquette par réflexe, surpris quand même par le regard nerveux de ce client mal habillé ? « Du caviar, le meilleur, et du champagne, le meilleur ! » À la fin du repas, l'estomac plein, le regard brillant, Oulianov aurait tiqué à la lecture de la note une première fois ; il l'aurait reprise. Une telle somme, inimaginable, cinquante fois le prix d'un repas habituel, il n'a naturellement pas de quoi payer : que vont penser les camarades, que faire ? D'un seul coup, c'est toute sa carrière révolutionnaire qui est en jeu. Pour quelques grains, pour quelques bulles...

– Excusez-moi, jeune homme. Je me présente, je suis le général Annenkov.

– Oulianov Vladimir Ilitch.

– Oulianov, Oulianov, votre nom me dit quelque chose. Nous nous connaissons ?

Vladimir connaît de réputation le général : c'est l'homme du Transsibérien, un suppôt du régime, prêt à tout pour s'enrichir. Aucune chance que le général l'ait jamais rencontré, mais Annenkov peut se souvenir de son nom, à cause de son frère.

– Vladimir Ilitch, si vous permettez, je vous regarde depuis un long moment, et voilà, je pense avoir tout deviné. Vous êtes étudiant à Paris, en médecine peut-être, et la nostalgie de notre « petite-mère » la Russie l'a emportée. Le caviar vous manquait ! Oui, mais maintenant, il faut payer. Hein, c'est cela ? Alors, si vous le permettez, laissez-moi vous inviter. Si, si, j'insiste : c'est mon devoir d'aider les jeunes compatriotes, ceux qui préparent l'avenir de notre belle Russie ! Et comme vous m'êtes particulièrement sympathique, je vais vous faire une autre proposition. Il n'est pas question de nous séparer comme cela : vous allez m'accompagner chez Madame Denoyelle. Vous la connaissez, non j'imagine... Très bonne maison, vous verrez, très bien tenue, c'est important, vous qui faites des études en médecine. Allez, en route. Tiens, la dernière fois, j'ai même baisé gratuitement ; voilà comment j'ai fait, Vladimir Ilitch, c'était très drôle, j'ai bien eu ces petits Français...

Le futur Lénine a-t-il déjeuné au restaurant Cubat, y a-t-il rencontré le général Annenkov : l'Histoire ne le dit pas, et le roman peut l'inventer. Une chose est sûre cependant : Oulianov revient en Russie aussi socialiste qu'il en était parti.

Nicolas II arrive en France trois ans après son escadre. Elle avait débarqué à Toulon, lui à Cherbourg.

En 1996, la ville normande a célébré le centenaire de la visite de Nicolas II, de la tsarine et de leur fille aînée.

À cette occasion, Cherbourg a invité la grande duchesse Léonide et des membres de l'Association des anciens officiers de la marine impériale russe et de leurs descendants. J'avais croisé la grande-duchesse la première fois dans les années soixante : nous passions nos vacances estivales en Bretagne, à Saint-Lunaire. Le grand-duc Vladimir et son épouse résidaient à quelques kilomètres, à Saint-Briac. Le dimanche, ils faisaient célébrer une liturgie orthodoxe, je ne me souviens plus où précisément. À la fin de la messe, on entourait le couple grand-ducal. Les talons claquaient, les révérences plongeaient. La présence du grand-duc, dont le père, un neveu de Nicolas II, s'était proclamé héritier du trône impérial dans les années vingt, effaçait l'arthrose et allégeait l'embonpoint bien mieux que tous les traitements médicaux. Et moi, je me croyais revenir un demi-siècle en arrière.

Un autre souvenir marque cette messe orthodoxe en terre bretonne. Durant toute la liturgie, je n'avais cessé de regarder le prêtre d'un drôle d'œil, moins sérieux que ne l'exigeaient les circonstances. Ce prêtre m'était bien connu : tous les jours je le voyais sur la plage en maillot de bain comme n'importe quel vacancier, entouré de sa nombreuse marmaille. À dix-douze ans, cette transformation radicale³² me semblait relever d'une forme

de magie d'autant que l'homme d'Église tenait parfaitement le rôle que je lui découvrais. C'est d'ailleurs celui-ci qui l'emporta dans ma vie : le moment venu, le garçonnet dissipé de Saint-Briac demanda à ce prêtre de le marier.

À Cherbourg, face à la grande-duchesse et aux Français fils ou petits-fils de Russes blancs se tenait l'équipage du destroyer envoyé par le gouvernement de Moscou. Les officiers à peine dégrossis d'un régime soviétique qui venait de sombrer furent surpris de rencontrer des Français parlant leur langue et plus familiers qu'eux des traditions de la marine russe. Ces Russes n'étaient plus soviétiques : la surprise fut vite dépassée et, la plaque commémorant la venue de Nicolas II dévoilée, l'équipage russe joua un morceau qui aurait enthousiasmé le tsar. Dans la rue de l'Alliance, on entendit la marche du régiment Préobrajenski, la première unité de la garde impériale créée par Pierre le Grand.

De Cherbourg à Paris, il a fallu quatre ans pour se souvenir du centenaire de l'alliance franco-russe, concrétisée par la visite de Nicolas II. Quatre ans, c'est bien long pour aller de Cherbourg à Paris. Même à l'époque de Nicolas II, on allait plus vite. Paris, en fait, n'a pas célébré le centenaire de cette visite si ce n'est en fêtant, en l'an 2000, le centième anniversaire du pont Alexandre III. C'est Nicolas II qui a posé la première pierre de ce pont.

L'événement se déroule le troisième jour de la visite.

Arrivé gare du Ranelagh, créée de toutes pièces à l'orée du bois de Boulogne, une folie de lilas, de jasmins, d'orchidées et de chrysanthèmes, le tsar a d'abord reçu à déjeuner l'aristocratie française : on a beau frayer dorénavant avec la République, ce n'est pas une raison pour en oublier les principes fondamentaux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Diaguilev sait que ce fils de rabbin, couvert de bijoux, est un véritable impresario, lui. À son actif, des centaines de concerts, des dizaines de tournées en France et à l'étranger, la venue de Caruso et de la Melba à Paris.

On n'est pas obligé de tout dire en affaires. Lors de ses négociations avec Astruc à l'été précédent, Diaguilev avait mis en avant la Pavlova, la meilleure ballerine russe, la meilleure donc au monde :

- Elle ne danse pas, elle flotte : je vous assure, elle est unique.
- J'en ai entendu parler naturellement. C'est décidé, elle sera l'attrait principal de notre réclame. Trouvez-moi son portrait, je l'afficherai sur toutes les colonnes Morris de Paris !

Anna Pavlova a décidé de ne plus venir avec Diaguilev :

- Annouchka, Annouchka, comment peux-tu ne pas venir ? Paris est à tes pieds, elle te réclame... Comment as-tu pu...
- Sergueï Pavlovitch, je croyais... on m'avait dit...
- Qui on ? Des gens qui te veulent du mal, qui essaient de te faire croire que Berlin vaut Paris ! Ou Prague : qu'est-ce que c'est Prague ? Tu dois venir à Paris.
- J'ai signé, Sergueï Pavlovitch, je ne peux pas...
- Écoute, Annouchka, voilà ce que je te propose...

La Pavlova rejoindra la tournée au bout de deux semaines. Diaguilev lui a trouvé une remplaçante : Tamara Karsavina. Plus jeune que la Pavlova, moins maîtresse de sa technique, mais tellement belle, et quelle gestuelle moderne : la poésie faite femme. Puisque La Pavlova va arriver en retard, autant mettre en avant un autre nom, celui d'un danseur : Vaslav Nijinski. C'est encore un gamin, mais personne n'a de doute. À l'école des théâtres impériaux, au cours de ballet, les enseignants comme les danseurs sont unanimes : ce Polonais a un talent exceptionnel.

La Pavlova flotte, Nijinski oblige la musique à suivre son rythme et à s'adapter à ses sauts, tellement hauts, tellement

longs... Sa sœur, elle aussi excellente ballerine, attribuera ses performances au développement extrême de ses cuisses, « solides comme un roc », et de ses orteils, ce qui lui permet une préparation particulièrement brève des sauts en créant l'impression de rester suspendu en plein air. Le corps trapu du danseur, sa densité musculaire, ne font pas tout : le jeune homme à la tête illuminée exprime une sensualité envoûtante. Diaguilev en sait quelque chose : à l'automne précédent, Nijinski est devenu son amant.

Astruc ne lésine pas : Nijinski est présenté comme le nouveau Vestris, ce légendaire danseur français du XVIII^e siècle qui restait accroché aux frises. Diaguilev est rassuré : Astruc veille sur tout.

La première représentation des Ballets russes a lieu le 19 mai 1909. Le Châtelet brille comme un sou neuf. La salle blanc et or semble peinte de la veille. Un nouvel espace est réservé à l'orchestre, la scène a été refaite. L'excitation du public déborde : depuis plusieurs jours, *Le Figaro* a prévenu que quelque chose d'extraordinaire allait se passer. Il paraît même qu'une tuyauterie a été installée pour faire jaillir l'eau de la Seine d'une fontaine dressée sur scène. Tout le monde a revêtu ses plus beaux atouts : tenue de gala obligatoire, a prévenu Astruc. Ses chers snobs, comme les séduisantes actrices qu'il a placées aux premiers rangs, alternant blondes et brunettes, l'ont suivi, comme toujours. La répétition générale a eu lieu en présence de six ministres français et de l'ambassade russe au complet.

Dès le premier ballet, le public retient son souffle. *Le Pavillon d'Armide* vient d'être produit par Fokine, à Saint-Pétersbourg. Fokine, interprète du principal rôle masculin, est l'homme qui a enterré la chorégraphie à la Petipa. Un ballet réussi, affirme-t-il, doit former une unité absolue avec la musique et la peinture. Les décors d'Alexandre Benois suscitent l'admiration des

spectateurs, à la manière d'un feu d'artifice : « Oh les bleus, quels verts... ! » Avec *Les Danses polovtsiennes*, le deuxième ballet du programme, les ocres et les rouges dominant dans un ouragan qui emporte les femmes les plus sages jusqu'aux fantasmes de la vie primitive, celle des tribus barbares qui dessine devant leurs yeux ébahis le désir, la cruauté et la mort. D'un seul coup, les spectateurs du Châtelet redécouvrent la sensualité de la danse, loin de la gymnastique technique à laquelle ils étaient habitués. Assis dans la loge de son amie Misia Edwards, Diaguilev savoure son bonheur. Paris est aux pieds des Ballets russes.

Paris est fou de Nijinski, de son Nijinski. Les mots se bousculent pour vanter ses « élévations », pour décrire le papillon humain, cet être sorti de nulle part qui réussit à combiner virilité et beauté. « C'est très facile, répond Nijinski à ceux qui l'interrogent sur ses sauts extraordinaires achevés dans les coulisses, on n'a simplement qu'à s'arrêter un peu en l'air avant de redescendre... » Employeur heureux et fier amant, Diaguilev offre à son danseur une bague en platine décorée d'un saphir des moins discrets. C'est trop pour le secrétaire de Diaghilev : refusant de se voir ainsi supplanté par Nijinski, il se jette dans les bras d'une des danseuses. Qu'elle soit la plus belle, que Diaguilev ait lui-même reconnu qu'il aurait pu l'aimer ne sauve pas le secrétaire. À la porte, malotru !

Personne n'observe avec plus d'attention les Ballets russes et leur succès phénoménal que Matilda Kchessinskaïa. La *prima ballerina assoluta* est à Paris, invitée à danser à l'Opéra. Diaguilev n'a pas voulu d'elle ; elle accepte l'invitation avec l'espoir d'éclipser les Ballets russes. Quand elle monte sur scène deux semaines après le premier spectacle donné au Châtelet, la Kchessinskaïa sait déjà qu'elle ne gagnera pas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une belle villa aux Sables-d'Olonne ? La rencontre bruxelloise est pourtant un adieu : Alexandre repart en Russie, ne laissant à Inès que le plus jeune des enfants.

Hasard quasiment symbolique, tandis que les Armand achèvent leur villégiature aux Sables-d'Olonne, Lénine, sa femme et sa belle-mère se retrouvent à Pornic. Lénine a-t-il grimpé sur son vélo pour retrouver Inès quelque part entre Pornic et les Sables-d'Olonne ?

À défaut de se compter fleurette en maillots de bain sur une plage atlantique, Lénine et Inès se retrouvent à Copenhague pour le congrès de l'Internationale socialiste :

- Je veux y participer, fait savoir la chère madame Armand.
- Faites-la inviter, ordonne Lénine.

Une salle enfumée, la tour de Babel socialiste, les discours qui s'accumulent et s'allongent et ces motions votées, repoussées, défendues... : on a connu des ambiances plus romantiques. Même à la lumière d'un été finissant, Copenhague ne rivalise pas dans le genre « décor amoureux » avec Florence ou Venise. J'essaie d'imaginer Lénine et Inès sortant extenués d'une journée sans fin à débattre du rôle des coopératives dans la société sociale-démocrate ; leurs pas les conduisent dans un quartier inconnu, avec des ponts, un canal et, au loin, des bateaux amarrés ; un moment, sans même échanger, ils partagent la même impression, chaude à leurs cœurs et, en même temps, tellement désagréable : comment ne pas penser à Saint-Pétersbourg, un Saint-Pétersbourg socialiste, un Saint-Pétersbourg alcôve de leurs amours... ?

Le congrès achevé, Lénine ne choisit pas le chemin direct pour revenir à Paris : il se rend à Stockholm. C'est un bon fils, Vladimir Ilitch : dans la capitale suédoise, il retrouve sa mère venue de Russie. Pour leur ultime entrevue.

Inès Armand s'installe à Paris. Alexandre Armand est un mari et un père remarquable : il entretient Inès, il s'occupe des enfants et, quand la nostalgie maternelle fait surface chez Inès, il les envoie à Paris. De quoi laisser le temps et l'énergie nécessaires à Inès pour penser à la révolution, aider les camarades bolcheviques et, quand même, profiter de Paris.

Le premier dimanche d'avril 1911, elle assiste à la création de la première partie de *Daphnis et Chloé*, la nouvelle œuvre de Maurice Ravel.

XV

Scandale à la russe

L'idée de faire travailler Ravel pour les Ballets russes appartient à Diaguilev.

Comment renforcer l'intérêt du public parisien pour ses spectacles ? C'est simple, qu'un Français écrive la musique d'un nouveau ballet. Le nom de Debussy s'impose : au sommet de son art, il est le maître de la musique française. En plus, il connaît bien la Russie pour y avoir travaillé dans sa jeunesse. Debussy, justement, garde de cette expérience un très mauvais souvenir ; la négociation avec « monsieur S. de Diaghilev » est chaotique. Les deux parties parviennent quand même à un accord. Le Russe oublie cependant d'informer Debussy qu'il a également sollicité le jeune Maurice Ravel.

Diaguilev et Ravel semblent faits pour travailler ensemble : ils ont le même âge, à trois ans près, et une audace équivalente les anime. Le Russe propose donc au Français d'écrire la musique de *Daphnis et Chloé* dont Fokine prépare la chorégraphie. Ravel accepte, bien que Fokine ne connaisse pas un seul mot en français et lui, pas un seul mot en russe. *Exit* donc Debussy !

Fokine et Ravel se mettent au travail. Diaguilev peut être patient. Son programme pour la nouvelle saison des Ballets, au printemps 1910, est prêt, et quel programme !

Cette fois encore, Diaguilev propose au public une trouvaille, un jeune musicien russe déjà qualifié de génial : Igor Stravinski. La musique pour le nouveau ballet, *L'Oiseau de feu*, ne respecte aucun des codes habituels : au lieu de choquer, son parti pris avant-gardiste séduit. Le faste des décors et l'interprétation de la Karsavina achèvent de faire de *L'Oiseau de feu* un plein succès.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À peine arrivés à Buenos-Aires, Nijinski emmène Romola à l'église et l'épouse. La mère et la sœur de Nijinski apprennent la nouvelle par la presse, Diaguilev par un télégramme qu'il reçoit à Venise. Il pleure, il hurle, il appelle ses amis et part se venger à Naples.

En plein novembre, Nijinski vient aux nouvelles : Quand les répétitions vont-elles commencer ?

Diaguilev enfonce son monocle, se mord la langue et dicte la réponse pour Nijinskii : « Cette saison, aucune production des Ballets ne nécessite votre participation. J'ajoute que les Ballets ne comptent plus non plus sur vous en tant que danseur. »

Les Ballets russes sans Vaslav Nijinski : la nouvelle fait sensation par-delà les frontières et les océans. Que vont devenir les Ballets ? Que va faire Nijinski qui travaillait sans contrat et qui a une jeune épouse à nourrir ? Les interrogations fusent. Viendra le temps de l'incontournable rumeur, l'éternel complot. Diaguilev aurait volontairement jeté son ex-amant dans les bras de Romola, pour se débarrasser de Nijinski, l'associé de Diaguilev aurait fait la même chose pour prendre sa place. Des balivernes qu'emporte le seul roman qui compte, celui de l'amour entre un dieu-vivant et sa jeune égérie !

Bientôt, chacun s'adapte à sa nouvelle vie. Nijinski entame une tournée à sa manière, avec la participation de sa sœur. Celle-ci a promis à Diaguilev de danser avec les Ballets, mais les promesses données à Saint-Pétersbourg, à la fin d'un charmant dîner dans le meilleur hôtel de la ville, s'oublie vite... Un soir de ballet dansé à Londres par Nijinski, Diaguilev est aperçu parmi les spectateurs. Son visage brille d'un sourire sardonique. Il a fait connaissance d'un jeune compositeur, un dénommé Serge Prokoviev. Il a remplacé Nijinski dans le Ballet, et bientôt dans son lit, par un jeune homme courtaud. Là où Nijinski brillait au premier regard, son successeur paraît mal dégrossi, un

gisement à découvrir, ce que fait Diaguilev en commençant par changer son nom, de Miassine qui sonnait « viandart » (*miasso* veut dire viande en russe) en Massine.

Finalement, l'épreuve d'amour-propre franchie, la nouvelle saison des Ballets russes à Paris, au printemps 1914, se présente sous les meilleurs auspices. Un autre Russe visiteur de Paris n'est pas loin de partager cette bonne humeur : « Y séjourner peu de temps, en profiter, se promener : il n'y a pas de ville plus joyeuse et plus agréable. » Lénine précise à sa mère qu'« il s'est sacrément bien distrait ».

Lénine vient de passer quelques semaines dans la capitale française. Au programme, rien a priori de particulièrement distrayant : des meetings, des conférences, des discussions politiques. Lénine a revu Inès, en camarades. Au sens politique du terme. L'occasion pour Inès de vérifier l'ingratitude des hommes et de se noyer dans le militantisme. Oublier Cracovie qu'elle a rejoint quelques semaines après Lénine, la Russie où il l'a envoyée en mission secrète, l'arrestation par la police russe, la condamnation à la prison, les poumons malades et enfin la libération, grâce à la caution déposée par celui qui est toujours son mari. À Paris, elle est obsédée par la mort d'une amie russe, repartie en Russie sur son insistance. Inès se considère responsable, au point de se haïr. D'autres sombrent dans l'alcool, Inès Armand se drogue au militantisme. Heureux hasard, Lénine ne lui parle plus que de travail ; il lui parle durement, en demandant toujours plus, en exigeant toujours davantage d'abnégation.

Au printemps 1914, le succès des Ballets s'appelle *Le Coq d'Or*. Les spectateurs parisiens sont particulièrement séduits par les décors : les voilà emmenés dans un Moyen Âge russe à la fois historique et fantasmagorique. C'est l'œuvre de la jeune peintre russe Gontcharova que tous ses amis de Montparnasse

viennent applaudir : Jacob, Cendrars, Brancusi, Picasso, Léger, Modigliani, Apollinaire.

Après Paris, les Ballets russes se rendent à Londres. La tournée s'achève le 25 juillet 1914. On se donne rendez-vous au début de l'automne, à Berlin. Le 1^{er} août 1914, l'empire allemand déclare la guerre à la Russie et, deux jours après, à la France.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

XIX

Les nouveaux pauvres

Cela ressemble à l'un de ces romans qui tournent le temps dans tous les sens. Il n'avance plus, il suspend son vol, il cabriole en arrière, quitte à placer les personnages dans de curieuses situations, entre l'apesanteur et un terrible pied-de-nez à la logique.

L'amiral est arrivé à Paris, avec femme et enfants, par un jour de printemps gourmand. La famille s'installe dans un des hôtels chers aux Russes, entre l'Opéra et le faubourg Saint-Honoré. Paris est à nous ! On se promène, on va à l'église orthodoxe, on y retrouve un général ami : « Nous sommes descendus au Meurice, la générale a ses exigences et le chef sert, tous les vendredis, un fameux *koulibiac* au saumon fumé et aux coquilles Saint-Jacques. » On voit l'ambassadeur russe et beaucoup d'autres connaissances, on déjeune au Café de la Paix, on cherche une résidence parisienne, on s'inquiète des manifestations ouvrières à l'occasion du 1^{er} mai, on va au théâtre, on se gave au Pré-Catelan d'un canard à la rouennaise arrosé d'un bourgogne de qualité.

Sommes-nous en 1920 ou un de ces jolis mois de mai d'avant la guerre mondiale, au zénith de l'alliance franco-russe ? Malgré les apparences, en mai 1920 : après le coup d'État bolchevique en Russie, après la terreur rouge et l'assassinat des Romanov, en pleine guerre entre Rouges et Blancs, après le débarquement puis le départ des troupes françaises et britanniques en Russie, après l'évacuation de la mère de Nicolas II sur un bâtiment britannique, après le gala donné par les Ballets russes avec la participation exceptionnelle de Sarah Bernhardt et d'Ida

Rubinstein en Schéhérazade sur le retour, au profit des « Russes malheureux réfugiés en France ».

Écoutons donc la générale du Meurice : « De la même manière qu'il y a des nouveaux riches³³ existent maintenant des nouveaux pauvres³⁴ : nous sommes leurs représentants », explique-t-elle à ses voisins attablés au Pré-Catelan.

À la sortie du restaurant, le général français et son épouse, invités par leurs amis russes ne cachent pas leur étonnement :

– Comment ose-t-elle parler de pauvreté en étalant ainsi sa richesse, l'humour russe je suppose ?

– Non, ma chère. La générale était très riche en Russie et donc aujourd'hui, elle se sent pauvre. Elle compare, c'est tout...

– Mais pourquoi vivre alors dans un hôtel luxueux et déjeuner au Pré-Catelan, sans parler des autres dépenses ?

– Ah, elle est bien russe ! Elle est sûre, crois-moi, que les choses vont s'arranger, que les Blancs vont triompher des Rouges. Elle reviendra en Russie et ainsi toutes les choses se remettront en place. Pourquoi se priver de Paris dans ces circonstances ?

Le temps ne remonte pas son cours ; il ne s'arrête même pas et le roman des Russes à Paris ne se répète pas. Ce n'est pas la faute du général français. Sa guerre est finie, la France doit remplacer ses morts et faire payer l'Allemagne : voilà sa vérité et celle de tous les Français.

À Montparnasse, on sert du porridge aux belles clientes. La fête revenue prend l'accent américain au son d'un jazz qui « secoue les corps les plus fous et les plus modérés ». Oublions les morts, faisons la fête, vive l'insouciance, pourquoi penser encore à la guerre, pourquoi faudrait-il se mêler de cette guerre civile entre Russes ? En quoi concerne-t-elle la France dès lors que les Russes paient leurs dettes ? La comtesse Anna de Noailles n'a-t-elle pas le mot juste quand elle explique que la terreur bolchevique est justifiée par celle qui l'a précédée, c'est-à-dire celle du régime tsariste ?

En entendant la comtesse, une jeune Russe bondit : son père, le grand-duc Paul, celui qui avait vécu en exil à Paris pour avoir épousé une divorcée, vient d'être assassiné par les bolcheviques, et son demi-frère aussi. À l'heure de ses *Mémoires*, le recul des années atténuera sa réaction, jusqu'à envisager le pardon : « Ceux qui habitaient en sûreté un monde cultivé et voyaient notre situation de loin [...] oubliaient que nous étions les acteurs de la plus grande tragédie que l'histoire eût jusque-là enregistrée [...]. » Pour admettre l'incompréhension et accepter les humiliations, ajoute la grande-duchesse Marie, les Russes doivent se placer à un point de vue nouveau et différent. Un exercice particulièrement difficile à Paris : la capitale française est justement la ville qui connaît le mieux l'avant et l'après dans la vie de ces Russes. Ou comment la ville du bonheur, de l'insouciance et des plaisirs devient celle du deuil, de la contrainte et des chagrins.

Rien de plus nostalgique, de plus poignant et larmoyant, en un mot de russe que le pèlerinage que s'impose la fille du grand-duc dans la maison de Boulogne. Le vieux concierge Gustave et sa femme, la grosse Joséphine, sont fidèles au poste. Les souvenirs prennent à la gorge, les larmes débordent. Dans le jardin, le gravier crisse sous les pas : « Il me semblait que la porte allait s'ouvrir et que mon père, couvert de sa vieille cape de tweed, allait descendre dans le jardin, suivi des deux petites filles. » Le hall, la salle à manger, la bibliothèque : le temps paraît arrêté avant la guerre mondiale et ses catastrophes. Dans le cabinet, le fauteuil du grand-duc a conservé le creux, à l'endroit du dossier où il appuyait sa tête. Seule dans la pièce avec le souvenir du père assassiné, Marie s'enfonce dans le cuir du canapé. Comme avant : « Approche-toi, je vais t'apprendre. » L'adolescent porte ce soir son premier smoking. Il sourit, déjà conquérant malgré ses dix-sept ans. Il est Romanov, d'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'homme assis à cette table : c'est monsieur M... En Russie, sa famille possédait une bonne partie du pétrole à Bakou ; il vit encore très bien, un bel appartement à Paris, un château en Normandie, une écurie de courses. Il vient ici chaque soir, que voulez-vous, l'argent ne règle pas tout !

La nuit de Pâques, tout Saint-Pétersbourg, tout Moscou se précipitent dans les cabarets en sortant de la cathédrale. Tout le monde s'embrasse trois fois, « le Christ est ressuscité », « En vérité, il est ressuscité », les clients embrassent les serveurs, et les dames des vestiaires, et les portiers. Les Américains et les Français n'en croient pas leurs yeux, ils se croient déjà ivres morts ; pourtant, il n'y a rien là d'anormal. Ces Russes sont cousins, anciens des mêmes régiments ou des mêmes instituts !

Les prix sont exorbitants dans les cabarets russes et les pratiques souvent douteuses. Un soir, un Caucasien, forcément très beau, dîne avec une Américaine. Naturellement riche. Caviar, champagne, chachliks : quand l'Américaine découvre la note, elle a du mal à en croire ses yeux. « Tout, absolument tout, avait été doublé, la somme était exorbitante ». L'Américaine paie sans un seul mot. « Un taxi ? » demande alors le superbe Caucasien,

– Un taxi ? répond-elle. Oui, mais un seul cette fois !

Dans quel autre endroit à Paris peut-on être servi par des princes avilis, peut-on acheter une rose à une ancienne demoiselle d'honneur de la tsarine, peut-on voir le poète soviétique Essenine, l'époux de la fabuleuse Isadora Duncan, se faire boxer par deux anciens officiers du tsar ? Dans quel autre endroit peut-on entendre une voix capable de rendre fou un homme : en plein été, en une seule nuit, il avait fait recouvrir de sel 70 kilomètres entre Moscou et sa propriété. Car la chanteuse tzigane avait accepté son invitation à la seule condition d'arriver en traîneau.

Joseph Kessel, lui-même admirateur passionné de la chanteuse, frétille d'aise dans les cabarets russes. Il les fréquente plus que régulièrement, il en connaît presque tous les acteurs, il en parle la langue. Il n'hésite pas lui-même à faire le spectacle, à coups de poing ou de coupes brisées sous les dents. L'alcool, les chœurs tziganes, la folie des nuits qui ne finissent jamais, tout envoûte Joseph Kessel dans les cabarets russes. Respirant en français autant qu'en russe, acteur, journaliste et écrivain, il sait passer des deux côtés du miroir, de la réalité pleine de gaieté et de séduction aux jeux de rôles, du scintillement des cabarets à leurs miasmes. Ainsi naît, dix ans après la révolution, *Nuits de princes*, le premier roman français consacré à la vie des émigrés russes à Paris : Hélène sombre à Pigalle pour avoir accepté de devenir la maîtresse d'un prince caucasien, cavalier *djiguite* dans un cirque, alors qu'elle était promise à un jeune Russe malade. Elle prend ensuite pour amant un jeune auteur russe, qui ressemble à Kessel, avant de partir en Afrique avec un nouvel amant, toujours russe. Le succès est tel qu'un des maîtres du cinéma français, Marcel L'Herbier, décide d'adapter le roman au cinéma.

Kessel affirmera avoir beaucoup aimé ses personnages, et beaucoup leur devoir : « Ils m'ont donné une autre mesure de l'existence. » Les modèles des personnages, eux, vivent mal l'exposition de leur humiliation, la perte des valeurs dans lesquelles ils ont été élevés et l'enfermement dans la vulgarité que leur offre dorénavant la vie.

Les blessures sont à vif. Les nostalgiques se réfugient dans les salles obscures qui montrent Nicolas II et la levée du drapeau impérial au son du canon : on applaudit, on se lève comme un seul homme pour entonner, et rechanter, l'hymne national. Les plus blasés se cachent derrière l'humour. Ils racontent comment ils se promènent : ils sont chauffeurs de taxi. Comment ils se

reposent : ils font la queue au bureau du chômage. Comment ils déambulent : ils portent sur le dos un panneau publicitaire...

Les Parisiens de souche ignorent ces anecdotes, ils connaissent mal ce Paris russe qui ne fait rien pour, d'ailleurs. Avec les réflexes de l'animal blessé, les Russes blancs vivent dans leur Paris, à côté du Paris réel, dans un univers de regrets éternels et d'incompréhensions complexes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

gens pas bien. Gorgulov est un bolchevique, un amant syphilitique, un dépravé, un sadique : « C'est le Raspoutine de l'émigration. » « C'est un Slave. Donc se rassemblent en lui les rêves, le fanatisme, le mysticisme et la cruauté. » L'avocat de la République explique enfin pourquoi la France a besoin de voir rouler la tête de Gorgulov : au motif que l'émigration russe a subi le pire cataclysme de l'histoire, certains des Russes blancs haïssent la France qui ne veut pas se battre contre le bolchevisme. Un mois avant l'assassinat, un journal de l'émigration russe en Chine n'a-t-il pas publié un « roman » dans lequel un Russe blanc assassinait le président pour inciter la France à entrer en guerre contre l'URSS ? Le peuple français ne comprendrait pas que Gorgulov ne soit pas condamné à mort : tout civilisé qu'il soit, il pourrait se venger contre les étrangers !

Que reste-t-il aux avocats ? À plaider la folie de leur client, à expliquer le malheur de l'émigration : « Rien n'est plus dur pour l'âme, rien ne la tue davantage que le mal du pays », à calmer Gorgulov, girouette infatigable aux bras immenses, pleurant comme d'autres se mouchent, naturellement hystérique.

La guillotine est dressée quatre mois et une semaine après l'assassinat. La foule, présente en masse, est repoussée par les policiers et les cavaliers de la garde républicaine. La demande de grâce a été refusée par le successeur de Doumer : Gorgulov ne connaîtra donc pas l'enfant que porte sa quatrième épouse. « Je n'ai pas peur, murmure-t-il au prêtre venu l'assister, un bénédictin passé à l'orthodoxie. Dites à ma femme que je l'aime, qu'elle me pardonne. Je veux qu'elle me donne un fils, qu'il soit aussi médecin. » Pendant qu'il franchit les quelques mètres du fourgon à la guillotine, Gorgulov murmure encore : « Russie... Russie... »

Dans son malheur, la rencontre des deux Paul aura fait un heureux : le condamné à mort dont le recours en grâce attendait

la décision de Doumer. Son exécution était prévue le jour de la mort du président. Comme Doumer ne s'était pas prononcé, on remballa la guillotine. Son premier jour à l'Élysée, le successeur de Doumer décide d'accorder la grâce au condamné à mort.

XXIV

Vingt ans après

Vladimir Volkoff vient d'avoir cinq ans, Pierre Tchernia et Roger Vadim fêtent leur neuvième anniversaire. Hélène Carrère d'Encausse est leur cadette. Marina Vlady et Macha Méril ne sont pas encore de ce monde.

Ma mère a l'âge des dernières poupées, des premiers dessins rêvés et de la tenue de danse blanche, avec un drôle de manchon, cousue patiemment pour la fête paroissiale. Elle n'aime pas sa photo avec les cousins Jevakhoff : le large nœud dans les cheveux lui donne un air d'œuf pascal. Elle boudait ce jour ; les deux garçons ont multiplié leurs moqueries, l'appelant de mots inconnus. Tous les garçons sont bêtes et pourtant, il faudra en trouver un qu'elle pourra épouser. « Il sera amiral, et donc bien », raisonne-t-elle.

Ma mère n'a pas l'âge de comprendre pourquoi son rêve est impossible. Cet amiral, russe naturellement comme tous les officiers de l'ancienne marine impériale qu'elle voit à demeure chez ses parents, est une espèce disparue.

Dans l'émigration blanche, parmi les Russes de Paris, on continue d'entretenir l'espoir de la victoire sur les Rouges, et donc celui du retour dans la mère-patrie. Vingt ans après le coup d'État bolchevique, l'espoir s'épuise quand même. Moscou fête l'anniversaire avec éclat : grands procès, système concentrationnaire, purges dans l'Armée rouge, un véritable feu d'artifice qui n'oublie pas les familles de l'Ancien Régime restées en Russie. Les plus jeunes sont baptisés à l'école « ennemis du peuple » ; les autres se réveillent la nuit avec la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soviétique, à la veille du déclenchement de la guerre mondiale. Cette Allemagne qu'ils espéraient voir détruire le bolchevisme devient son alliée ! Leur gueule de bois dure près de deux ans jusqu'à ce que, au premier jour de l'été 1941, l'armée allemande envahisse l'URSS. Au rythme extraordinaire de sa progression, à l'accueil souvent enthousiaste des populations, les Russes blancs peuvent croire leur rêve sur le point de se réaliser. Ils se précipitent avenue de l'Opéra pour apporter au Comité antibolchevique le fruit de leur expérience. D'autres, jeunes ou plus âgés, font le voyage vers Berlin. Les Allemands recrutent pour les structures administratives et les entreprises qu'ils créent afin de « reconstruire » l'URSS. L'Union nationale pour le travail (NTS), le fer de lance de la jeune génération blanche, installée dans la capitale allemande pour être au plus près de l'action, prend en charge un camp de prisonniers soviétiques pour les « rééduquer ».

La NTS est aux premières loges pour savoir comment se comportent les Allemands en URSS. Hitler n'a rien à faire des projets de l'émigration russe : il méprise les Slaves – il suffit de lire *Mein Kampf* –, il ne cherche donc pas à séduire les populations des territoires occupés. Détruire la terre russe, tel est son seul objectif. Le piège nazi se renferme d'autant mieux sur les chimères blanches que celles-ci se croient suffisamment fortes pour suivre leur voie imperturbablement : « Ni Staline, ni Hitler, seulement la Russie. » Quand le général Vlassov, un héros de la défense de Moscou tombé entre les mains des Allemands, appelle le peuple russe à lutter contre la « clique de Staline », cette émigration blanche oublie les méchancetés de Vlassov à son égard pour ne retenir qu'un fait : même des généraux soviétiques combattent le bolchevisme.

Dans la danse folle autour de la Russie qui agite l'Allemagne nazie, l'émigration russe et les soviétiques devenus anti-

staliniens, Paris reste au premier plan. Cette fois, ce n'est pas le Châtelet, ni l'Opéra qui attirent tous les regards. D'ailleurs, Serge Lifar se trouve alors à Berlin, à l'invitation de son ami Arno Brecker. Le sculpteur officiel du III^e Reich veut être le premier à lui annoncer la grande nouvelle : Hitler a décidé de lui confier la direction de tout le ballet allemand.

En ces derniers jours de juillet 1943, la salle Wagram est prête à bouillir. Toutes les places sont occupées depuis longtemps mais les Russes se pressent encore dans une atmosphère que la chaleur rend particulièrement fébrile.

Avec tout ce qu'elle a connu depuis le début de la guerre, on aurait pu croire la colonie russe de Paris moins sensible à l'émotion :

Les milliers de combattants volontaires dans l'armée française et les aspirants défendant les ponts de Saumur avec les autres élèves-officiers.

– Les *Jeunes Russes* soupçonnés d'amitiés soviétiques et, plus curieusement, les employés russes de la Samaritaine, internés par les Français au stade Rolland-Garros avant de découvrir le fin fonds de l'Ariège, et son camp d'étrangers suspects.

– Tout le gratin de l'émigration russe à Paris, des monarchistes aux francs-maçons, arrêté par les Allemands et envoyé au camp de Compiègne.

– Les résistants du musée de l'Homme fusillés au Mont-Valérien ; à la veille de l'exécution, l'un d'entre eux, le fondateur du premier mouvement organisé de la Résistance, écrit à sa femme : « N'allons pas regretter notre pauvre bonheur, il n'est rien en comparaison de notre joie. Comme tout est clair ! »

– L'arrestation de Mère Marie et sa déportation : ancienne socialiste-révolutionnaire, la moniale orthodoxe affirme que les véritables chrétiens devraient tous porter l'étoile jaune ; elle se dévoue pour sauver les israélites. À ceux qui lui demandent : «

Que ferez-vous si on vient chercher les Juifs chez vous ? », elle répond : « Je les emmènerai devant l'icône de la Vierge avec l'Enfant. »

– Et puis, ces punaises que chacun déplace, de jour en jour, sur la carte de Russie collée au mur, à chaque nouvelle libération du joug soviétique dans certaines familles, à chaque nouvelle souffrance de la mère patrie dans d'autres...

L'organisateur de la réunion est lui-même surpris par l'affluence : plus de cinq mille personnes, juge-t-il d'un œil expérimenté. Quand il aperçoit l'avocat franc-maçon Maklakov, un des plus éminents représentants du camp démocratique, son corps d'ancien danseur sent poindre l'excitation des grands soirs. Jerebkov est l'homme de Berlin à Paris pour tout ce qui concerne l'émigration russe ; il est devenu allemand et membre du parti nazi. Les Russes blancs doivent s'inscrire auprès de l'Office des réfugiés russes qu'il dirige : à défaut, ils sont traités comme des citoyens soviétiques. C'est pourtant un soviétique que les Russes blancs viennent écouter – et voir – salle Wagram. Un général de l'Armée rouge qui partage l'engagement de Vlassov.

Dans les coulisses, Jerebkov ne reste plus en place, un mouchoir à la main pour éponger son visage. Berlin a hésité avant d'envoyer le général à Paris : que va-t-il donc dire, comment les Blancs vont-ils accueillir leur adversaire de la guerre civile ? Questions d'Allemands, a pensé Jerebkov : lui est bien le fils d'un officier de la Garde impériale tué par les bolcheviques. Ce qui ne l'empêche pas d'inviter le général venu de Moscou et surtout d'affirmer à tous ces Russes blancs sa vérité : « Hitler sauve l'Europe et sa culture de la conquête judéo-marxiste, il est le sauveur du peuple russe et il entrera dans l'histoire de la Russie comme un de ses principaux héros.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

alors proposé de me couper la main ou la jambe sans anesthésie pour revenir en France, j'aurais accepté sans une seconde d'hésitation. »

Nikita Krivochéine reviendra en France, avec son père, dans les années soixante-dix.

XXVIII

Paris n'est plus une fête

Bien avant que Bernard Pivot et *Apostrophes* n'en fassent une vedette littéraire internationale, Nina Berberova a eu une vie bien remplie. Joliment faite, sûre de ses qualités dans un milieu intellectuel essentiellement masculin, pleine d'énergie, Nina Berberova me fait penser à Françoise Giroud. C'est d'ailleurs en tant que journaliste que la Russe connaît sa première heure de gloire.

Pendant deux mois, au début de 1949, elle est la seule journaliste russe non communiste à suivre un procès parisien qui attire la presse du monde entier. Une centaine de journalistes se pressent au véritable combat qui oppose Kravtchenko aux *Lettres françaises*, en présence de Gide, Sartre, Simone de Beauvoir, Arthur Koestler ou Mauriac. D'un côté, un soviétique : en avril 1944, il quitte son poste aux États-Unis et publie *J'ai choisi la liberté*, un livre-brûlot contre le régime soviétique, sa nature totalitaire, ses camps de concentration et la lutte conduite contre le peuple russe. De l'autre, un journal communiste faisant de Kravtchenko une marionnette entre les mains des services secrets américains et des Russes anti-soviétiques réfugiés aux États-Unis. Les véritables auteurs du livre, selon *Les Lettres françaises*.

Dans un tribunal bondé, la tension est extrême. Les invectives pleuvent et l'affrontement physique est évité de peu à plusieurs reprises. Quatre ans après la victoire, l'URSS et les communistes français ne peuvent admettre la trahison de Kravtchenko, le succès de son livre traduit dans plus de vingt pays et encore moins ses témoins, citoyens soviétiques devenus

« personnes déplacées » : « Le pouvoir soviétique a promis au peuple la liberté et il lui a donné le NKVD, affirme l'un d'entre eux. Il a promis le travail et il a donné l'esclavage. Là-bas, en URSS, il y a des centaines de Buchenwald et de Dachau ! »

Consciente de son rôle – *Les Lettres françaises* l'ont caricaturée –, Nina Berberova savoure la page d'histoire en train de s'écrire sous ses yeux. Elle est excitée, elle est engagée ; sa plume reste sobre. Les excès verbaux auxquels se livre le camp des *Lettres françaises* suffisent : « Tout anti-communiste est un antifrançais, proclame un de ses rédacteurs. En URSS il y a très peu de prisons, explique un de ses avocats, c'est la raison pour laquelle on a créé des camps de redressement, et pas du tout des camps de concentration. » Les témoins venus d'URSS pour traiter Kravtchenko de tous les noms doivent se contenter d'un seul succès. Celui qu'obtient la poitrine agressive de son ancienne femme, une poupée blonde au regard azur : le buste russe trouble la presse parisienne. Les magistrats restent d'un autre bois ; Kravtchenko gagne son procès en diffamation.

Et perd tout le reste. Kravtchenko a beau être une personnalité mondialement connue, riche à millions, il lui manque le bonheur. Il hait Staline, mais reste un véritable soviétique convaincu de la supériorité du communisme sur le capitalisme. Il ne peut se passer de la Russie. Les successeurs de Staline ne répondent pas à ses vœux. Les États-Unis et l'URSS ne comptent pas sur lui pour se rapprocher. Ses investissements miniers au Pérou sont catastrophiques. La maladie l'assaille. Vingt ans après la sortie de son livre, dans sa chambre new-yorkaise, Kravtchenko se tire une balle dans la tête. Face à la photographie de sa mère, qu'il n'a jamais revue. Il ne connaissait même pas le sort que lui avait réservé le système soviétique.

Dans son testament, Kravtchenko demande la crémation de son corps. « Que mes cendres soient recueillies dans une urne pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

déménager encore boulevard de Richelieu. En 1808, il s'installe au 77 rue de Varenne, dans l'actuel musée Rodin, puis rue de Provence, rue Boissy d'Anglas (1828) dans un immeuble qui fut rasé pour laisser place à l'ambassade américaine, 12 place Vendôme (1839) et 33 rue du faubourg Saint-Honoré (1849), adresse actuelle du Club Interallié. En décembre 1863, la Russie achète l'Hôtel d'Estrées, 79 rue de Grenelle, au duc et à la duchesse des Cars.

9. S.M. Soloviev, *op. cit.* (tome XVIII).

10. *Idem.*

11. C'est le neveu du compagnon de Pierre le Grand. Ambassadeur du roi de Saxe à Saint-Pétersbourg, il imagine de marier Élisabeth Petrovna avec le futur maréchal de Saxe. Fils de l'électeur de Saxe, Maurice est alors duc de Courlande après avoir servi dans l'armée russe.

12. L'actuel palais de l'Élysée est vendu en 1786 par Beaujon à la duchesse de Bourbon.

13. La particule n'existe pas pour les noms russes. Dès le XVIII^e siècle, l'habitude est prise par les nobles russes de l'ajouter lors de leurs déplacements en France, pour bien marquer leur statut social.

14. Machenka est le diminutif de Macha, lui-même un diminutif de Marie en russe (Maria).

15. Archives de la préfecture de police.

16. Rue des Mathurins aujourd'hui, entre les rues Scribe et de l'Arcade, dans le quartier de l'Opéra.

17. Aujourd'hui rue Mandar (II^e arrondissement).

18. Aujourd'hui, la mairie du IX^e arrondissement, rue Drouot.

19. Né en 1785, éduqué par un abbé français, Alexandre Ivanovitch Tchernitchev est un brillant officier très proche du tsar. Celui-ci en fait son représentant personnel à l'état-major de Napoléon. Devenu attaché militaire à Paris, il organise un service d'espionnage particulièrement efficace qui infiltre le ministère de la Guerre. Le séduisant Tchernitchnev est intime de Pauline Borghèse, une des sœurs de Napoléon. Il meurt en 1857 après avoir été ministre de la guerre et reçu le titre de prince sérénissime.

20. Dans cette pièce de Molière, George Dandin, un paysan enrichi, épouse la fille d'un gentilhomme ruiné. Sa situation sociale inférieure oblige Dandin à accepter que sa femme le trompe, en présentant même des excuses à son amant.

21. Tout le dialogue est en français dans le texte de Tolstoï.

22. En français dans le texte.

23. C'est la résidence actuelle du président de l'Assemblée nationale.

24. Débaptisée en 1867 rue Daru ; ce choix ressemble à un clin d'œil ambigu, car le comte Daru est l'intendant de la Grande Armée pendant la campagne de Russie (1812).
25. Dans le compte-rendu de la visite, le père Vassiliev écrit église romaine pour catholique et église orthodoxe-catholique pour orthodoxe.
26. Henri Troyat, *Alexandre II, le tsar libérateur*, Paris, Flammarion, 1990.
27. Les visiteurs du musée de l'armée aux Invalides peuvent aujourd'hui admirer le savoir-faire de Pierre Tourgueniev. Il a réalisé les vingt-trois chevaux d'un ensemble commandé à Édouard Detaille sur l'histoire de la cavalerie française.
28. Son nom de jeune fille.
29. La même signature se retrouve sur les articles consacrés aux sociétés de Berlin, de Vienne, de Londres, de Madrid, de Rome et de Paris publiés entre 1883 et 1887 dans la revue. Aujourd'hui encore, l'identité du ou des auteurs demeure inconnue.
30. Je vous aime.
31. 25 avenue des Champs-Élysées, adresse actuelle du Travellers-Club.
32. Dans l'Église orthodoxe, le célibat des prêtres est réservé aux moines. Seuls les prêtres non-mariés peuvent devenir évêques et archevêques.
33. En français dans le texte russe.
34. *Idem.*
35. Fonds Beboutov, BDIC-Université de Nanterre.

Table des matières

Prologue

La princesse venue de Kiev

I Un géant à Paris

II Élisabeth et la mode française

III De l'adoration à l'interdiction

IV Les Russes occupent Paris

V Le tsar charmant

VI Moscou à Paris

VII Le rideau est tiré

VIII Guerre et Paix

IX Russes à Paris, Russes de Paris

X Justine et Juliette

XI Flirt ou alliance ?

XII Quand Lénine et Nicolas II étaient parisiens

XIII Les tournées Diaguilev

XIV Lénine et ses femmes

XV Scandale à la russe

XVI La fin d'un monde

XVII En guerre

[XVIII Drapeau rouge et folie](#)

[XIX Les nouveaux pauvres](#)

[XX Les épaves travaillent](#)

[XXI Cuirs de Russie](#)

[XXII Comme le temps passe...](#)

[XXIII L'extraordinaire histoire des deux Paul](#)

[XXIV Vingt ans après](#)

[XXV Les batailles russes du 8^e](#)

[XXVI Les promeneurs du cimetière](#)

[XXVII Les Rouges à Paris](#)

[XXVIII Paris n'est plus une fête](#)

[Épilogue](#)

[Sources et bibliographie](#)

[Remerciements](#)